

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

601/c/160/1

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 740.—SAMEDI, 9 JUILLET 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

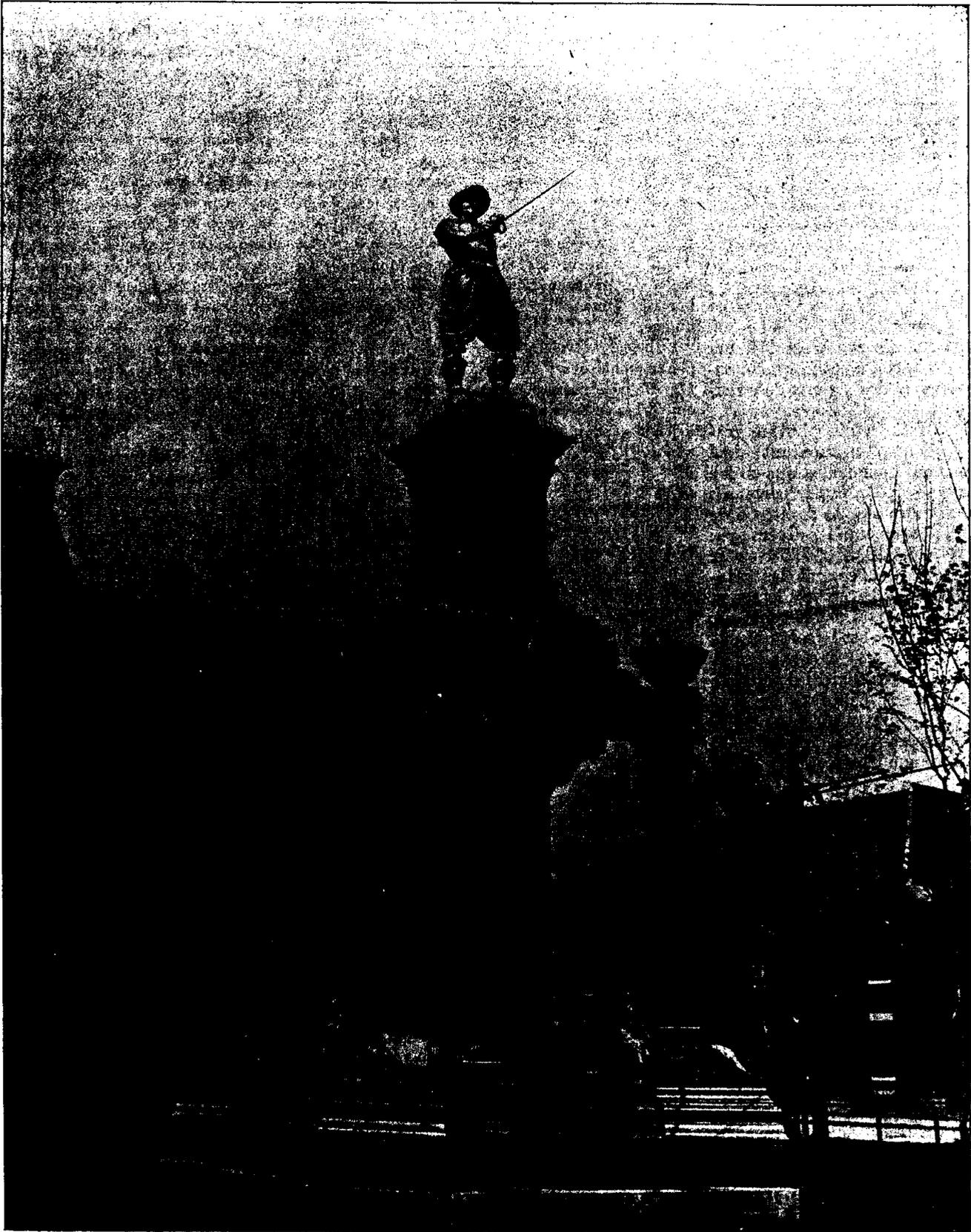


Photo. J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.

INAUGURATION DU MONUMENT D'IBERVILLE, LE 25 JUIN, A STE-CUNEGONDE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 JUILLET 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique, par Firmin Picard.—La vie des champs, par N. Legendre.—Après une nuit d'orage, par Lys de la Vallée.—Les merveilles de la nature, par P. Colonnier.—Scène d'intérieur, par Urg. d'Alsaces.—Poésie : Euterpe, par H. Desjardins.—Nouvelle : L'homme rouge, par Louis Fréchette.—Petite poste en famille.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Désespoir, par Wilfrid Locat.—Le vieux tremble, par L.-J. Doucet.—Doux aveux, par Paul Ivry.—Légendes hongroises, par E. Horn.—Poésie : Dieu le saura.—Faits scientifiques.—Primes du mois de juin.—Aphorismes commerciaux.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Le sport.—Le mariage.—Parc Schmer.—Conseils pratiques.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Nouvelles à la main.—Club de Natation Montréal.

GRAVURES : Inauguration du monument du chevalier d'Iberville, à Ste-Cunégonde, le 24 juin.—La fête Saint-Jean-Baptiste à Montréal : Arc de la rue Mont-Royal ; Le défilé sur les rues St-Denis et Mont-Royal ; L'autel érigé sur la montagne.—La St-Jean-Baptiste à St-Ignace du Nominique : L'église de St-Ignace ; Mgr Duhamel avec les chanoines réguliers ; Les discours ; La cavalcade.—Portrait de M. J. Pelletier.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous avons dit, la semaine dernière ce que fut la fête de la Saint-Jean-Baptiste.

Si nous y revenons aujourd'hui, c'est que nous voulons appeler l'attention sur les gravures reproduites en ce numéro.

Tout d'abord, disons que ces photographies ont été prises presque toutes du haut de l'arc de triomphe érigé rue Mont-Royal par les soins de M. l'échevin Roy. C'est lui qui a eu la bonté de permettre à nos artistes de se placer au sommet de cet arc superbe, d'où ont été prises les diverses vues de la procession. Nous lui en exprimons toute notre plus vive gratitude.

La procession comptait des milliers de personnes. L'effet en était féérique, ainsi qu'on en pourra juger. Ce qui était vraiment remarquable, c'est l'autel érigé sur le flanc de la montagne, en face de la rue Mont-Royal, et d'où S. G. Mgr Bruchési, notre bien aimé archevêque, donna la bénédiction Apostolique, en vertu d'une délégation spéciale de Notre Saint Père.

Ce ne furent point les seules fêtes patriotiques de Montréal, en ces beaux jours.

Le 24 juin au soir, en effet, Sainte-Cunégonde inaugurerait le monument élevé au grand Français-canadien, héros de terre et de mer, fondateur de la Louisiane, découvreur de l'embouchure du Mississipi, de la Floride, le chevalier d'Iberville, sans peur et sans reproche.

C'est une belle et bonne pensée, que d'honorer la mémoire des hommes illustres de la Patrie, mais surtout, quand la gloire de ces hommes n'est ternie par aucune faute.

Nous voulons, ici, exprimer notre reconnaissance à nos artistes si renommés par la beauté, le fini de leurs travaux. Les vues que nous donnons, viennent de MM. Laprès & Lavergne, nos photographes de l'est de la ville (360, rue Saint-Denis) ; de M. J.-A. Dumas, du centre de la ville (112 rue Vitré, coin Saint-Laurent) ; de M. Poirier, de l'ouest de Montréal, (3065, rue Notre-Dame).

Si les fêtes furent belles à Montréal, elles ne le furent pas moins en maints endroits du Canada.

Elles revêtirent un caractère grandiose au Nominique, en la nouvelle paroisse de Saint-Ignace. S. G. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, sous la juridiction de qui se trouvent les Nominiques, avait daigné présider aux fêtes de cette paroisse, durant lesquelles fêtes fut dévoilée et inaugurée la statue du roi du Nord, le bon curé de Saint-Jérôme, Monsieur Labelle. Sa Grandeur était entourée des chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, établis au Nominique.

La statue se voit à droite du spectateur, dans la photographie des "discours." A gauche, se trouve Mgr Duhamel, révérendissime archevêque. L'orateur qui parlait au moment où fut prise cette vue, est l'éloquent député, M. Bourassa, dont l'éloge n'est plus à faire.

L'œuvre des Etrences aux Enfants pauvres reprend ses opérations, mais d'une manière charmante. Ce sont les dames qui commencent.

Et parmi ces dames, ce sont les premières de notre brillante société montréalaise qui sont à la tête du mouvement.

Mme R. Préfontaine, la compagne si distinguée de notre premier magistrat de la ville, a résolu de donner un banquet à nos petits chéris qui... n'en ont jamais. C'est une pensée soufflée par Dieu même : car ces banquets, non point par la quantité des victuailles, mais par l'amour qui y est dépensé, élèvent les petits jusqu'aux grands, font compatir les riches aux souffrances du pauvre, rapprochent en les confondant les classes de la société, tuent le socialisme en son germe.

Et puis, voyez la honte de ces jouisseurs égoïstes ne songeant qu'à eux, lorsqu'on vient à parler devant eux de ces manifestations de la charité, et qu'on leur dit :

—Vous y étiez, certes ? ou du moins, vous y avez largement contribué ?—Car il faudrait être privé de cœur, de sentiment, de raison même, pour n'y point prendre part !

Et ils voient, ils sentent, ils comprennent que chacun de ces mots les atteint, leur cingle le visage : c'est bien eux qui n'ont ni raison, ni cœur, ni sentiment !

L'exemple est contagieux : ces cœurs durs finiront par se laisser attendrir à leur tour, et bientôt, mes bien aimés petits enfants qui avez faim souvent, vous ne l'aurez plus jamais—le riche se rappellera qu'il n'a que le dépôt de sa fortune, qu'il doit pour la voir fructifier, en verser le superflu dans vos familles. Vos larmes, alors, mes petits chéris, se tariront ; vos petites lèvres roses murmureront des prières de gratitude, vos jolis petits yeux brilleront de bonheur...

Alors, mes bien aimés, si je voyais cela, j'aimerais autant être oublié et maltraité toujours... pourvu que vous soyez toujours heureux !

Que de fois nous avons appelé, dans divers journaux

du Canada et des États-Unis, l'attention des pères de famille sur le déclassement auquel ils exposent leurs enfants, en leur faisant suivre des cours ruineux pour le père, désastreux pour l'enfant qui, à un moment donné, se trouve jeté sur le pavé des grandes villes, ne sachant pas assez pour percer dans les professions libérales, se croyant trop... comment dirions-nous cela : trop noble ? pour se livrer à l'agriculture, ou à des métiers, seuls moyens, moyens les plus sûrs de parvenir aujourd'hui ?

Que les enfants reçoivent une bonne et solide instruction primaire, quelquefois même secondaire quand ils sont bien trempés, rien de mieux.

Pour cela, il faut avoir de bons instituteurs, de bonnes institutrices : les premiers, nous les avons, nos Ecoles Normales étant à la hauteur de la situation au point de vue pédagogique, et cela, grâce à notre clergé.

Mais les secondes, les institutrices, laissent beaucoup à désirer. N'ayant pas d'Ecole Normale de demoiselles, où elles puissent se former, leur manière d'enseigner, leur enseignement, leurs connaissances mêmes, tout est défectueux.

Si l'on ajoute à cela que des conseils municipaux ont assez peu de souci de leurs administrés pour ne donner la place d'institutrice qu'à celle qui demandera le plus petit traitement (salaire ne se dit que pour les ouvriers), on comprend que ces pauvres jeunes filles, les dix-neuf vingtièmes du temps, ne soient guère aptes à enseigner ce qu'elles ne savent pas, ce qu'elles ne peuvent étudier, puisque l'argent qu'elles reçoivent ne leur permet pas d'acheter un seul ouvrage pédagogique, ne leur permet pas—ceci est absolument vrai, et c'est un crime au compte des conseils municipaux payant mal—ne leur permet même pas, disons-nous, de se nourrir pour reprendre des forces.

Il ne s'agit pas, en effet, qu'une personne ait trop pour mourir, pas assez pour vivre ; c'est une loi, un principe de droit commun, que le travail doit être convenablement rémunéré. Convenablement ne veut pas dire que celui qui paye abuse de sa situation et batte monnaie sur le dos de celui qu'il emploie : devant Dieu, devant la société, devant la conscience, ceci est un vol.

Que les conseils municipaux n'aient pas de cœur, partant, pas de conscience : je le veux bien. Mais il y a les conseillers : ils sont, presque tous, pères de famille. Seraient-ils bien satisfaits, je le leur demande, si l'on maltraitait ainsi leurs enfants ?

Si nous avions des Ecoles Normales pour demoiselles, le niveau de l'instruction publique se relèverait ; les progrès étant visibles, forceraient les gouvernants—ministère ou conseils municipaux—à être humains. Nous savons que le ministre de l'Instruction publique à Québec, est animé des meilleures intentions. Son vœu, ce serait de voir les Soeurs, soit de la Congrégation, soit de tout autre ordre, ouvrir ces Ecoles Normales. Un programme serait fixé de commun accord entre les autorités civiles et les religieuses ; les brevets seraient donnés dans des circonstances déterminées, sous la protection des lois. Il faut en effet, que le gouvernement favorise l'expansion de l'instruction, celle-ci et les brevets étant sous la juridiction de l'Eglise. En d'autres termes : il faut de toute nécessité, l'alliance de l'Eglise et de l'Etat.

Les enfants, instruits par des institutrices sortant d'Ecoles Normales, comme nos excellents instituteurs ces enfants seraient capables d'écrire correctement le français, et l'anglais devenu nécessaire ; ils sauraient calculer, tenir les comptes de leurs exploitations ; ils seraient plus instruits en religion qu'ils ne le sont à présent, et ne feraient pas comme ces écrivains tellement puissants, qu'ils se croient au-dessus de Dieu, confondent la religion avec les hommes, l'âme avec la matière, employant pour dire leurs âneries un charabia qui vous ferait vomir de dégoût, prenant leurs insanités stupides pour des manifestations de génie—le génie, qu'eux seuls possèdent !—bavant leur have infecte sur tout ce qui est grand, saint, vénérable, traitant notre Mère, la douce Vierge Marie, de terme, si orduriers que si, usant de représailles, nous disions

la même chose de leurs mères, ils nous traineraient devant tous les tribunaux...

Qu'il y ait eu, qu'il y ait, même parmi les membres du clergé, de malheureuses défections : ce n'est que trop vrai, hélas ! mais l'homme est homme—et la religion est divine, au-dessus et en dehors des hommes. Il y a des milliers de notaires, d'avocats, de médecins qui ont avili ou avilissent leur noble profession : celle-ci est-elle mauvaise ?—Il faudrait être bête à manger du foin, ou libre-penseur, celui qui précisément jouit le moins de la liberté de penser, ou athée, cet animal qui croit aux loups-garous, aux sorciers, au malheur quand on est treize à table (pardonnez-moi, chers lecteurs, de devoir vous donner ces détails prouvant jusqu'où va la bêtise de l'homme !), il faudrait être tout cela, pour accuser la religion, l'épiscopat, le clergé, du mal que peuvent commettre quelque Père Hyacinthe ou quelque Chiniquy ! L'Eglise, la Religion en ont bien vu d'autres !

Les enfants, armés pour les combats de la vie, mais prenant une profession manuelle : agriculture ou métier, feraient la grandeur, la prospérité du pays.

Nous marchons à grands pas vers la situation des vieux pays, où fleurit l'instruction laïque, gratuite, obligatoire, que certains cerveaux fêlés voudraient pousser notre ministère à établir ici—mais que notre ministère n'établira pas, uniquement parce qu'il sait ce qu'il fait.

Rien ne vaut comme les arguments frappants. Je vais donc vous copier quelques lignes d'une revue sérieuse de France ; après les avoir lues, vous me direz ce que vous en pensez :

Il faut que je vous dise tout, je m'en fais un devoir de conscience ; il faut que vous connaissiez les terribles chances auxquelles vous exposez votre enfant. Toutes les professions sont encombrées de solliciteurs : une seule Compagnie de chemin de fer a trent-sept mille noms de demandeurs inscrits et pas cent places à donner ; il y a ce jour à Paris trois mille jeunes filles munies de leur brevet et sollicitant une place d'institutrice ; il en est de même partout, tout est pris. Il faut voir ces tristes solliciteurs user leur temps et leur vie à aller mendier quelque chose. Plus rien dans la bourse ! plus d'asile !... Je raconte ce que je vois chaque jour, c'est déchirant. Ces pauvres gens maudissent la vie, maudissent même leurs parents, tant leur détresse est grande, et parmi eux il y a des hommes vraiment capables.

Vous savez, pour en avoir souvent entendu parler, ou pour avoir vu des religieux, des savants de ces vieux pays, parfois des hommes là-bas fort ordinaires, mais qu'ici nous prenons pour des quasi grands hommes soit à cause de leurs manières agréables, soit à cause de leur facilité de parler de tout... un peu ; vous savez, dis-je, ce qu'est l'instruction aux vieux pays. Si les hommes dont je vous ai parlé en dernier lieu ne peuvent réussir, ou ne réussissent que très difficilement chez eux, dites-moi ce que feront nos jeunes gens, qui, eux, n'ont pas un nombreux public de lettrés pour les pousser ?

Ne nous reproche-t-on pas, d'une manière âpre, injuste, méchante, d'ouvrir nos colonnes aux jeunes gens s'essayant aux belles-lettres, et ne nous traîne-t-on pas aux gémonies, parce que nous encourageons les nôtres, les suppliant de ne point se jalouser, s'envier—mais disant la vérité sans fard aux contempteurs du bon, du beau, du vrai, d'où qu'ils viennent, quels qu'ils soient ?—Nous avouons humblement que tout ce que l'on peut dire de nous nous passe sous la semelle : l'encouragement de nos évêques nous est plus précieux que l'admiration même mutuelle de n'importe quel journal.

Nous n'avons point pour habitude de réfuter ceux qui nous font dire ce que nous n'avons pas dit : nous aimons les choses loyales, fut-ce des attaques. Les autres, nous nous en moquons carrément, leur accordant tout le dédain qu'elles méritent. Nous saurons défendre notre Foi, notre langue, notre patrie d'adoption contre n'importe qui les attaquera : cela suffit, sans que nous y mêlions notre défense personnelle, encore que nous ayons bec et ongles, et assez de toupet pour nous en servir.

Notre publication n'est pas un assemblage d'idées

incohérentes *ab irato* ; elle n'est point davantage un journal de polémique.

Il est bon, une fois en passant, de rappeler l'adage : " Qui s'y frotte, s'y pique. "

A bon entendeur, salut !

Jimm Picard

LA VIE DES CHAMPS

Le laboureur n'est pas méchant :
L'air qu'il respire rend honnête :
Il sait qu'aux bornes de son champ
Le désir qu'il poursuit s'arrête.

L'hiver est pour le laboureur, comme pour le champ qu'il cultive et qu'il aime, la saison du repos. Essayons donc de lui écrire quelques lignes, pendant qu'il a tout le loisir de nous lire, si toutefois cela lui plaît.

Vous n'avez pas oublié ce vers que Virgile écrivait, il y a environ deux mille ans :

O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas !

O trop heureux cultivateurs, s'ils savaient apprécier leur [bonheur !]

Ce qui était une vérité il y a deux mille ans est encore aujourd'hui, plus vrai peut-être, parce que les changements apportés dans les autres états de vie font encore ressortir davantage l'inappréciable paix, le calme bienfaisant de la vie des champs.

Il est peu de mes lecteurs qui ne connaissent point la vie de la campagne : la plupart même y sont nés et y ont été élevés.

Causons donc ensemble, pendant quelques instants, de ces belles années que nous avons passées au milieu des travaux salutaires et des plaisirs robustes de la vie champêtre. Il nous en reviendra comme une bonne odeur de terroir qui nous réconfortera et nous fera oublier pour un moment la plate et épuisante existence des villes qui nous use et nous brise, bien avant le temps fixé par la bonne nature elle-même.

O les beaux soleils matinaux montant dans l'air, reposé et parfumé par toutes les saines émanations du sol que travaillent les sèves et les sucs féconds du printemps ! O les flamboyants couchers qui empourprent l'horizon par les soirs tièdes qu'embaument les fleurs nouvelles et les jeunes feuilles aux nuances si tendres et si délicates !

N'avez-vous pas senti, en vous promenant à travers les champs et les bois, un mystérieux frisson de vie qui pénètre et sature tout votre être ?

N'avez-vous pas éprouvé cette espèce d'effervescence qui soulève votre esprit et vous emporte à des aspirations plus hautes, à une fraternité plus large, à une bonté qui semble monter de la nature elle-même pour vous envahir et réchauffer votre âme ?

Tout ce qui vous entoure respire le calme dans la force, le bien-être dans la confiance. C'est une harmonie de sons et de couleurs qui vous charme et vous séduit.

Votre champ est semé. Vous voyez déjà poindre les premières tiges qui promettent la riche moisson prochaine, avec la volonté de Dieu. Vous avez fait votre part. A la Providence, maintenant, de faire la sienne ; et vous savez bien que la providence n'y manquera pas.

C'est ce qui fait votre force et votre indépendance.

Car songez-y bien : à part le calme, la douceur et la salubrité des champs, vous avez encore la vie la plus noble, la plus indépendante qui se puisse concevoir. En fait, vous ne relevez absolument que de Dieu lui-même ; il est votre seul Seigneur.

Ils avaient bien compris cela, les anciens qui voulaient qu'un fils de noble famille ne pût embrasser sans déchoir, que trois états de vie ; le service des autels, la profession des armes, et la culture des champs, *crux, ensis et aratrum*, la croix, l'épée et la charrue. C'est qu'en effet, toutes les autres professions, mêmes les plus exaltées, ne sont en définitive qu'un servage plus

ou moins déguisé, un asservissement, tandis que le service de Dieu, le service de la patrie, le service du sol fécond est une profession libre et noble qui n'a d'entraves que le devoir et la loi, ce qui est la plus haute expression de la liberté.

Napoléon Lévesque

APRÈS UNE NUIT D'ORAGE

A la fenêtre de ma chambrette, je contemple le beau ciel étoilé. Tout est calme, une brise légère gracieusement accueillie, succède à la chaleur insupportable de la journée ; la nature, comme fatiguée par ses travaux journaliers, se repose paisiblement pour recommencer les mêmes travaux le lendemain ; la campagne, il n'y a qu'un instant dorée par les rayons du soleil couchant, est maintenant plongée dans une tranquillité parfaite ; enfin l'ange du sommeil a étendu son aile puissante sur la ville entière et chacun semble se mettre avec abandon et un certain soulagement, sous sa protection fascinatrice.

Tandis que tout le monde s'est envolé avec bonheur dans le pays des rêves, j'aime mieux écouter attentivement les pieuses réflexions que ce calme me suggère.

Les étoiles, gracieux précurseurs de l'astre de la nuit, naissent une à une dans la voûte azurée et excitent mon admiration ; la lune, cette reine des nuits, commence enfin sa course majestueuse dans la voûte céleste qui déroule son riche manteau d'hermine parsemé de petits points dorés, entrelacé de fils argentés. Ah ! qu'il est bon ! qu'il est puissant le Dieu Créateur.

Tout à coup, la scène change d'aspect, le vent s'élève peu à peu, le firmament s'obscurcit, les nuages s'amoncellent, l'atmosphère s'alourdit, l'éclair sillonne la nue, le tonnerre gronde dans le lointain et la pluie tombe fine et pénétrante : c'est l'orage.

Je ferme ma croisée ; puis je regarde la poussière qui passe en tourbillonnant, les voyageurs attardés se hâtant de rentrer sous leur toit où une épouse aimante, des enfants, sont peut-être inquiets de leur sort. Je pense à ces pauvres matelots, à ces vaillants pêcheurs qui sont anxieux de rentrer au port et dont la frêle nacelle va infailliblement se briser sur les écueils toujours avides de vies humaines.

Oh ! alors, je ne puis m'empêcher de lever les yeux au ciel pour y chercher, en esprit, la plus belle des étoiles que je salue de son doux nom : " *Stella matutina*, étoile du matin, étoile de la mer, protège les malheureux. "

Cependant, la nuit n'est pas entièrement perdue ; le beau temps renaît, les nuages se dispersent, le ciel s'éclaircit et la lune, à mesure qu'elle s'avance dans sa course, se montre plus resplendissante qu'auparavant ; les étoiles elles-mêmes ont reparu, plus riantes, plus gracieuses, elles scintillent de mille feux, on dirait qu'elles vont se détacher du bleu firmament.

Pour moi, je m'endors plus calme, plus heureuse en pensant aux événements qui viennent de se dérouler sous mes yeux et qui montrent si bien la puissance d'un Dieu si bon pour ses créatures ingrates.

Léon Vallée

Les expédients, les calculs, le jeu des intérêts et des passions populaires, voilà ce qui remplace trop souvent les principes qui devraient présider à la conduite de la chose publique : ajoutez-y le mécanisme ingénieux des partis, et vous aurez le rouage complet de la politique moderne. Un élément plus regrettable se mêle malheureusement trop à notre politique. Faisons-en l'aveu. C'est le dénigrement systématique des hommes. Nous n'avons rien à envier à nos voisins sous ce rapport.—Sir J.-A. CHAPLEAU.



GROTTE DE WEYER.—L'ENTRÉE DE LA GROTTE

LES MERVEILLES DE LA NATURE

LES TROIS PLUS GRANDES CAVERNES DU CONTINENT AMÉRICAIN

Il y a quelques jours, en feuilletant des notes prises par ci par-là, depuis un certain temps déjà, j'en ai trouvé donnant des renseignements très curieux sur les trois plus grandes cavernes découvertes jusqu'ici, sur le continent américain : c'est-à-dire, les grottes de Weyer, du Mammoth et de Cacahumilpa.

J'ai pensé que ces détails pourraient intéresser mes anciens lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Je les leur offre donc, avec quelques gravures qui leur donneront une faible idée de ces merveilles souterraines.

Au reste, qu'il soit bien entendu que ce qui suit a été emprunté à plusieurs auteurs, entre autres, à MM. Pouchet, W. Duckett, Coleman, Revoil et Faucher de Saint-Maurice. Je me suis simplement contenté de réunir des notes prises dans les ouvrages publiés par ces écrivains, et dont j'ai condensé les passages les plus saillants. Leur rédaction ne pourra évidemment que gagner à n'être point, pour la majeure partie, sortie de ma plume.

LA GROTTE DE WEYER

Les Américains appellent cette curiosité naturelle de la Virginie : la "Cave d'Antiparos" des Etats-Unis. On la trouve dans les parties Nord-Ouest du comté d'Augusta, à 17 milles au nord de Staunton, et à quelques milles vers l'ouest de la chaîne des Montagnes Bleues. La découverte de cette curiosité extraordinaire est due à un chasseur du pays, nommé Bernard Weyer, qui, poursuivant un opossum, voulut, avec l'aide d'un furet, faire sortir l'animal du terrier où il s'était glissé.

Lorsque Weyer parvint vers l'ouverture de la grotte, elle était à peine assez large pour qu'il put s'y introduire, en se glissant à genoux, et en s'aidant des mains. Une fois dedans, il se trouva, tout à coup, à sa

grande terreur, dans une obscurité complète. Il va sans dire que le chasseur n'attrapa point la bête qu'il cherchait ; mais il avait fait une trouvaille bien autrement importante : c'était une merveille.

A peine entre-t-on dans la grotte, que l'on éprouve un double frisson : le premier occasionné par le froid, le second, par une sorte de terreur causée par l'obscurité profonde. Mais le guide ne laisse pas les visiteurs s'appesantir sur ces bagatelles : grâce à son verbiage, à ses plaisanteries, à sa bonne humeur, il rend l'esprit à celui qui l'a perdu ; il encourage celui qui regrette de s'être aventuré dans ce souterrain. Cet homme, portant une torche, vous montre des stalagmites étranges et l'on croit voir errer le long des murs des fantômes qui ne sont réellement que des pierres blanches.

En avançant ainsi, on pénètre dans la *Statuary-Hall*, Salle des Statues, offrant une ressemblance assez frappante avec les galeries du Vatican, vues par un beau clair de lune, ou plutôt à la lueur des torches. Si on lève les yeux au plafond, on aperçoit un trou circulaire d'environ quinze pieds de diamètre, autour duquel des statuettes sont suspendues comme une frange autour d'une colline. Au delà de ce trou, se dresse une colonnade fantastique que l'on dirait créée par un architecte du diable. Vers l'un des côtés de la salle, on vous montre un autel surmonté d'un dais, orné de candélabres, tandis que, sur l'autre paroi, on distingue un orgue de cathédrale, avec ses tuyaux étagés.

On continue à marcher, et le guide vous prie d'admirer la "Cataracte" ou plutôt ce qui ressemble à une chute d'eau en pétrification. C'est là une des curiosités les plus remarquables de la grotte.

Au delà de ce site souterrain, on parvient à la "Chambre du Sénat," une tribune, devant laquelle sont placés les sièges et les pupitres des sénateurs... absents.

On pénètre ensuite dans une grotte qu'on a nommée la "Cathédrale," du plafond de laquelle retombe une stalactite ayant l'apparence d'un lustre. Au fond est une chaire sur laquelle se projettent des pétrifications ayant la forme de draperies blanches. Du côté opposé, on montre un baldaquin dont les franges sont d'un cristal aussi brillant que le mica, et si l'on examine avec soin ce dôme, on est étonné de le voir entièrement festonné par des stalactites de toutes les formes, aiguës, courtes, longues et offrant une teinte aussi belle que celle de la neige. Quelques-unes sont bordées de rouge, d'autres offrent une couleur plus foncée.

Ce qu'il y a de particulier dans cette grotte de Weyer, c'est que la lumière des torches donne la

transparence du verre à toutes ces fantaisies pittoresques. Lorsqu'on les frappe avec un bâton, une simple baguette, ces produits de la pétrification rendent des sons qui rappellent ceux d'un orgue et l'écho répète aussitôt cette harmonie.

Dans le voisinage de cette salle, on parvient dans une autre au centre de laquelle le touriste se trouve en présence d'une colonne de couleur cornaline, veinée et mouchetée de blanc, on l'appelle l'"Aiguille de Cléopâtre." Tout à coup, on arrive devant une pyramide constellée de mica qui se perd dans les hauteurs de la voûte : elle porte le nom de "Pilier d'Antoine."

A partir de cette section de la grotte de Weyer, on descend un escalier construit par le travail des hommes, et aboutissant à une partie inférieure du souterrain. Ces marches ont été appelées l'"Echelle de Jacob".—On trouve en bas un rocher carré couvert d'incrustations multiples, qui ressemblent fort à une nappe : c'est la "Table à thé de Jacob".—A deux pas de là, on fait voir aux visiteurs un abîme sans fond : la "Glacière de Jacob". Ce trou est insondable : en y jetant une pierre, aucun bruit n'est perçu par ceux qui écoutent ; une torche lancée dans ce précipice disparaît au milieu d'un brouillard épais. C'est dans cette section de la grotte de Weyer, que l'on passe devant le "Geyser" immense stalagmite dont la forme affecte celle d'une source bouillonnante. En avançant encore, on atteint le "Washington's Hall" ou plutôt le "Palais des Gnomes," dont la hauteur est de quatre-vingt-dix pieds et la longueur de cent cinquante pieds.

Tout à coup, les lumières s'éteignent, l'obscurité la plus complète règne autour de vous : chaque visiteur saisit ce qui se trouve à sa portée, mais c'est une plaisanterie du garde qui a bientôt rallumé les flambeaux et les torches pour conduire les visiteurs à la "chambre à coucher de Lady Washington", au long d'une des parois de laquelle il montre une sorte de couchette d'une blancheur d'albâtre, ornées de franges également laiteuses. Plus loin c'est le "voile de la mariée". Nous dirions plutôt une grande plume d'autruche à bouts prolongés qui retomberait d'un chapeau de femme.

Traversant ensuite quelques passages étroits, franchissant des précipices, gravissant des amas de décombres, pilastres, colonnes, frises, chapiteaux,—on se croirait en présence d'une ruine babylonienne,—on se trouve au pied de la "montagne de Diamants". Au sommet, on aperçoit une cigogne géante qui semble regarder une lune fixée au plafond.

Les visiteurs continuent leur marche et reviennent à l'entrée de cette caverne devant une source dont l'eau glacée leur est plus agréable à boire que le verre du plus délicieux champagne.

En retournant du côté de la sortie, on passe devant la "Tour de Babel" ou plutôt la "Tour magique," immense stalactite de trente à quarante pieds de hauteur, autour de laquelle une voie praticable semble avoir été creusée en spirale. Cette "construction" bizarre est, du reste, la plus symétrique de toutes celles que l'on voit dans la grotte : elle mérite vraiment le nom qu'on lui donne.

On voit encore deux vastes coquillages, ou du moins des pétrifications, qui ressemblent aux coquilles d'une huître gigantesque : c'est à s'y méprendre. Puis vient la "Boucherie de Salomon," ainsi nommée, parce qu'à la voûte de la salle est suspendu une stalactite affectant la forme d'un gigot. Voici, à quelques pas plus loin, le "Temple" : au milieu de cette vaste enceinte souterraine, on frôle un énorme pilier, blanc comme une colonne de neige, cannelé, tors, ciselé et constellé d'étoiles brillantes.

Il y a, en outre, un lac, que l'on va visiter quand on le demande expressément, mais il faut être très hardi, car, paraît-il, il y a quelque danger à parvenir jusque à. Encore cinq ou six pas, quelques marches à gravir, et le touriste revoit la lumière du jour ; il prête l'oreille aux bruits de la vallée et se réjouit d'être hors de ces catacombes curieuses, mais effrayantes.

La grotte de Weyer est une des plus grandes merveilles du Nouveau-Monde. On évalue à 16,000 pieds la longueur, en droite ligne, de tout le parcours : cet endroit mérite vraiment la réputation dont il jouit.

On pense que la montagne entière est une immense boursoufflure et que toutes ces salles communiquent les unes avec les autres. Un jour viendra où quelque hardi pionnier découvrira complètement ce labyrinthe, où l'on se perdrait sans le fil conducteur d'un guide patenté, qu'il faut toujours largement récompenser.

Traduit de W. Cullen Bryant, par Revoil

N'est-ce pas qu'une semblable excursion doit laisser d'impérissables souvenirs ! Eh bien ! Amis lecteurs, vous n'êtes pas encore au bout de vos étonnements : lisez, la semaine prochaine, une autre description, faite par des témoins oculaires : celle de la grotte du Mammoth.

P. Cronnier

SCÈNE D'INTÉRIEUR

J'ai bien des fois assisté à de douloureux spectacles, mais jamais mon cœur n'en est demeuré plus rempli d'amertume et de tristesse qu'au spectacle d'un pauvre petit déshérité de la fortune, expirant dans les bras de sa mère en pleurs.

C'était en automne, les feuilles tombaient et le sol était jonché de feuilles mortes, ces présages à la fois tristes et lugubres. Dans la chaumière, tout était silencieux ; la lampe jetait dans l'appartement mortuaire une lueur blafarde qui se projetait sur la figure décharnée du petit moribond. Les carreaux étaient tout humides des vapeurs de la mer et de la nuit, et la bise soufflait toujours plantive dans la chaumière.

Onze heures viennent de sonner à la vieille horloge et la mère voit approcher la fin de son enfant. Pauvre mère, à qui la mort avait ravi tout excepté son fils ! Elle le contemplait avec des yeux où perlaient des larmes de tristesse ; soudain, elle se retourne et court se jeter au pied d'un grand crucifix de bois, relique précieuse, dépôt de bien des larmes, et adresse à Dieu cette prière :

« Mon Dieu, disait-elle, vous m'avez éprouvée en m'enlevant tout moyen de subsister : une seule chose maintenant me retient à la vie, mon fils... et vous venez me le ravir !... Pourquoi, pourquoi me courber si péniblement sous le poids du malheur ? J'avais une fille... elle est morte : ce sacrifice ne vous a-t-il pas suffi ? Votre main me frappe, Seigneur, et votre volonté me broie le cœur !—mais qu'Elle s'accomplisse ! S'il le faut, prenez mon enfant ; mais ne m'abandonnez pas !... j'ai tant souffert ! je voudrais me résigner et vous offrir encore cet holocauste, mais je me sens défaillir ! O Dieu ! soutenez mon courage, mon enfant va mourir !

Et le cœur plein d'angoisses, elle revient près du lit du petit malade.

—Qu'il est beau dans sa pâleur ! L'abandonner ! lui, mourir !... Pour la dernière fois, hélas ! sera-ce la dernière ?... serrer entre mes bras ce beau chérubin... l'objet de mon amour ! O Dieu, vous ne le permettrez pas ! Non !... Non, mon cœur se révolte, se brise à cette pensée... Oh ! non, non ! Voyez les sanglots qui brûlent ce cœur maternel. Il va mourir !... Oh ! quel deuil !

Et l'enfant fait un mouvement, regarde sa mère. Ses yeux commencent à se voiler, ses lèvres blémissent et son regard semble s'éteindre : tout à coup il l'appelle :

—Mère... je m'en... vais. Ne pleure... pas... là-haut... où je... vais, je ne... t'oublierai pas ! Approche encore de mes lèvres ce... crucifix... Adieu ! Là-haut ! au Ciel... nous nous reverrons bientôt. Adieu !...

Le sourire sur les lèvres, l'enfant exhale le dernier soupir avec son âme. Il a vécu. Pauvre mère, ton fils est mort !

URG. D'ALSACES.

Montréal, 1898.

L'ANNÉE DE LA GRANDE NOIRCEUR

Le 15 octobre 1785, à une heure de l'après-midi, d'épaisses ténèbres, accompagnées de violents coups de tonnerre, changèrent tout à coup le jour en nuit.

Le lendemain, qui était un dimanche, le phénomène se renouvela. Vers le milieu du jour l'obscurité devint aussi intense qu'au milieu de la nuit. Les éclairs sillonnèrent la nue, et les coups de tonnerre se répercutèrent avec un fracas épouvantable.

A Montréal, croyant la fin du monde sur le point d'arriver, le peuple se précipita dans les églises. La foule se porta surtout à l'église Notre-Dame de Bonsecours. Cependant les ténèbres continuaient toujours et le tonnerre se faisait entendre de minute en minute. Alors une pensée vint aux fidèles affolés : —Allons chercher Mme d'Eschambault, s'écria-t-on de toutes parts.

Mme d'Eschambault était une octogénaire qui vivait comme une véritable religieuse dans sa maison située à l'endroit où a été bâti depuis le marché Bonsecours.

« Quelques dames se rendent donc à son domicile, et la conjurent de venir. Cédant à leurs instances,

Mme d'Eschambault se rend à la chapelle, appuyée sur leurs bras. Arrivée dans l'antique sanctuaire, elle commence des prières auxquelles toute l'assistance répond. La confiance ne fut pas vaine. Ces prières n'étaient pas encore achevées, que le soleil reparut à l'horizon, faisant renaître la joie dans tous les cœurs. »

A Québec, la frayeur ne fut pas moins grande. Une lettre de la Mère Saint-Louis de Gonzague, religieuse Ursuline, en date du 24 octobre 1785, nous apprend que ce phénomène fut l'occasion d'un grand nombre de conversions remarquables.

C'est cette obscurité qui se renouvela par tout le pays à trois différentes reprises qui fit appeler l'année 1785 l'année de la grande noirceur.

P. G. R.

Quand on me fait une offense, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvient pas jusqu'à elle.—DESCARTES.

L'amour n'a point d'esprit critique, et c'est heureux, car celui-ci tuerait l'amour. Si nous étions capables de juger sainement ce que nous adorons, combien peu serait adorés !



GROTTE DE WEYER.—VUES INTÉRIEURES DE LA GROTTE : 1. LE VOILE DE LA MARIÉE.—2. LES ÉCAILLES D'HUITRES.—3. LA TOUR DE BABEL.—4. LA SALLE DES FANTOMES.—5. LA CHAMBRE DES COQUILLAGES

Accueille avec amabilité cet importun qui te demande ; Dieu te l'envoie.

EUTERPE

A ma sœur Bibiana.

Zéphirs ailés de l'air à l'écho qui s'endort
Portez l'enivrement de ce divin délire !
Euterpe au pan d'azur a décroché sa lyre
Et sous ses doigts sacrés chantent les cordes d'or.

Dans les ombres des bois où danse le satyre,
Faites trembler Diane au bruit vibrant du cor !
Pour la source limpide où la nymphe s'étire
Faites plaindre des luths que l'onde ignore encor !

Et Toi, voûte des Dieux, Olympe aux saints portiques,
Où se ravit Eros, amoureux des chansons,
Écoute les éclats des grands hymnes antiques !

Et si calmant ton âme, Euterpe, aux flots des sons
De ta harpe céleste, un dieu craint ton mystère,
Enivre de ton art les rêveurs de la terre !

Henry Degardius.

de l'École Littéraire.

L'HOMME ROUGE

Il y a maintenant plusieurs années, quelqu'un m'écrivit pour me demander si je pouvais le renseigner sur ce qu'on appelle en France le *Petit homme rouge des Tuileries*.

J'avais bien comme un vague souvenir d'avoir lu quelque chose au sujet de ce mystérieux personnage — dans certain roman historique d'Alexandre Dumas peut-être ; mais je ne pus trouver rien de précis au fond de ma mémoire.

Et comme les encyclopédies que j'avais sous la main ne purent me fournir aucun renseignement satisfaisant sur le sujet, je dus avouer à mon correspondant l'impuissance où j'étais de l'éclairer.

Or, le hasard m'a fait trouver, depuis, ce que j'avais alors vainement cherché.

Voici ce que rapportent les chroniques :

Le petit Homme rouge des Tuileries était un être fantastique, une espèce de diabolotin qui, disait-on, hantait les combles du château, circulait dans les murs, et dont l'apparition annonçait toujours quelque grand malheur aux souverains qui l'habitaient.

Voici comment un poète du temps le décrit :

Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate,
Bossu, louche et roux ?
Un serpent lui sert de cravate ;
Il a le nez crochu ;
Il a le pied fourchu,
Sa voix rauque en chantant présage
Au château grand remu-ménage...

On sait que le palais des Tuileries fut construit par Catherine de Médicis.

A peine la fameuse reine fut-elle installée dans les appartements encore inachevés, qu'elle prit son nouveau domicile en horreur, et l'abandonna pour toujours.

Elle prétendit qu'un petit monstre rouge s'était établi dans le palais, s'y faisant visible ou invisible à volonté, et s'était constitué comme le génie familier de la demeure royale.

Il lui était, disait-elle, apparu, et lui avait prédit qu'elle mourrait près de Saint-Germain.

Or les Tuileries se trouvaient à deux pas de Saint-Germain-l'Auxerrois ; donc, adieu les Tuileries !

Interdite aussi toute visite à Saint-Germain-en-Laye.

Il fallut même s'abstenir de passer les ponts, pour ne pas s'approcher de la célèbre abbaye de Saint-Germain qui s'élevait alors du côté de la porte Bucy.

Mais on n'évite pas sa destinée.

Se voyant près de mourir en son hôtel de Soissons, qu'elle avait fait construire près de l'église de Saint-Eustache, la vieille reine voulut savoir le nom du bénédictin qui venait de la confesser.



Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A MONTRÉAL.—L'AUTEL ÉRIGÉ SUR LA MONTAGNE LE 24 JUIN

—Laurent de Saint-Germain, dit le moine.

La reine jeta un cri, et mourut.

Le petit Homme rouge se montra dans la nuit du 14 mai 1610, jour où Henri IV tomba sous le couteau de Ravallac.

Il prédit les troubles de la Fronde à Louis XIV encore enfant.

Le matin qui suivit le départ de Louis XVI pour Varennes, où il fut arrêté, on trouva le mystérieux personnage couché dans le lit du roi.

On le vit encore en 1793.

On prétend même qu'une sentinelle, qui avait été préposée à la garde des reliques de Marat exposées en face des Tuileries, mourut d'épouvante à l'aspect du fantôme.

Plusieurs ont raconté que Napoléon était souvent visité par un esprit familier qui l'avait pris sous sa protection et lui donnait des conseils.

Ce n'était autre, assure-t-on, que le petit Homme rouge des Tuileries.

On dit qu'il lui apparut pour la première fois au Caire, quelques jours après la bataille des Pyramides ; et il aurait alors prédit au jeune général sa vertigineuse fortune.

Le comte de Ségur, dans son *Histoire de la Grande Armée*, dit que, souvent, au milieu de la nuit, pendant l'hiver qui précéda la campagne de Russie, le grand empereur reçut des avertissements mystérieux.

On trouve dans le *Recueil d'anecdotes sur Napoléon et sa cour par un chambellan*, le passage suivant, reproduit par G. Lenôtre, à qui j'emprunte une partie de ces détails :

“ Dans le mois de janvier de ladite année, l'Homme rouge, s'adressant à un factionnaire placé dans l'escalier du château, lui demanda s'il pouvait parler à l'empereur.

“ Le soldat ayant répondu négativement, le démon l'avait poussé et rendu immobile, puis était monté rapidement.

“ Arrivé au salon de la paix, nul n'ayant osé l'arrêter, ou peut-être ne l'ayant pas vu, l'esprit s'adressa à un chambellan, et lui demanda s'il pouvait parvenir jusqu'à Napoléon.

“ Le comte d'A... lui observa qu'il ne pouvait guère l'introduire s'il n'avait pas une permission d'audience.

“ —Non, je n'en ai pas ; mais allez lui dire qu'un homme vêtu de rouge, qu'il a connu en Egypte, demande à le voir.

“ Dès que Napoléon eut vu paraître l'Homme rouge, il l'amena dans son cabinet particulier, où il s'enferma avec lui.

“ La conversation fut longue ; quelques mots furent entendus ; la voix de l'empereur était suppliante ; il semblait demander une faveur, qu'on lui refusait.

“ Enfin, la porte s'ouvrit, l'Homme rouge sortit, traversa avec vitesse les salles, et se perdit dans le grand escalier, que les suisses ne lui virent pas descendre.

“ Quelque peu de foi qu'on puisse accorder à une pareille aventure, il n'en est pas moins vrai que le bruit s'en répandit dans Paris ; on la répétait dans les salons, et je connais plus d'une personne que la police fit arrêter pour l'avoir racontée.”

Sous la Restauration, le petit Homme rouge se fit voir quelques jours avant l'assassinat du duc de Berry.

Il se montra aussi à Louis XVIII mourant.

Et au moment où Charles X, après avoir déchiré la Charte, allait s'enfuir devant l'indignation populaire, Béranger chantait :

Soyez tous instruits,
Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que depuis trois nuits
L'Homme rouge apparaît encore...

Où le petit Homme rouge s'est-il niché depuis que Louise Michel a incendié son domicile, et maintenant que les quinconces verdissent sur l'emplacement où s'éleva le fameux palais des rois et des césars ?

Suzanne Richette

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mme W. L..., Saint-Roch-des-Aulnaies.—Voudriez-vous avoir la bonté de me dire si vous tenez absolument qu'à votre jolie poésie, à la première stance, le premier et le troisième vers rentrent, tandis que sortent le deuxième et le quatrième ; si, à la dernière stance le premier et le troisième doivent sortir, tandis que rentrent le deuxième et le quatrième ? Vous savez que c'est très important.—Au premier vers de la seconde stance, je vois, pour dernier mot : *tenue*. Voulez-vous bien me dire si ce mot est bien recopié : car je ne parviens pas à le comprendre.—Au quatrième vers de la troisième strophe, second hémistiche, est-ce bien *relentit*, ou le mot doit-il être copié autrement ?—Au premier vers du quatrième quatrain, où faites-vous la césure ; et faut-il mettre en deux mots *autre et fois* ?—Au premier vers de la troisième stance, faut-il un point avant la parenthèse—et les parenthèses sont-elles à l'original que vous avez gardé, sans doute ?—A la huitième stance, deuxième vers :

... Une humble mouche, un facon dans les airs

est-ce bien un *facon* dans l'air qui heurte la bulle ? C'est une très belle poésie : il y a longues, longues années, j'ai lu la même idée aussi bien rendue. Certes, si j'avais le nom de l'auteur, je la publierais tout de suite : ne pourriez-vous m'aider, madame ? Car pour faire la vôtre, vous aurez dû lire celle dont je vous parle.

O.-L. D..., Lowell (Mass).—Il faudra remanier presque toute votre composition. Tenez-vous à ce qu'elle paraisse bientôt ?—Envoyez-nous vos jolis travaux. Nous ferons tout notre possible pour les faire paraître à leur tour.

Georges T..., Québec.—Vos petites compositions ne sont pas trop mal : nous essayerons d'arranger les... pantalons déchirés, et de les faire paraître. L'autre conte est trop connu. Vous avez oublié, vous aussi, ce que vous avez dû lire vingt fois dans le MONDE ILLUSTRÉ : il faut nous donner le nom, l'adresse très exacts. Nous ne les livrons pas à la publicité quand l'auteur l'exige, mais il nous les faut.

Alph. G..., Montréal.—Hélas ! que devez-vous penser ? Mais non, cher ami, rien n'a été mis de côté. Vous savez que nous sommes surchargés d'écrits en vers et même contre tous. Il faut bien de la patience à nos chers collaborateurs, je l'avoue avec l'humilité la plus... crochue que je puisse trouver. Mais tous savent qu'il n'y a pas de mauvaise volonté.—Merci de votre sollicitude à mon égard : je suis un peu fourbu, un peu éreinté, légèrement moulu. A part cela, tout va bien. Et vous-même ? Ne viendrez-vous pas faire un petit tour par ici ?—Il n'est pas nécessaire d'être acrobate pour cela.—Je me sauve : je vois que ma plume est... fourchue !

J.-A. G..., St-Timothée.—Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre. Il y a des règles, pour la poésie, il faut les posséder, soit par la lecture et l'étude des meilleurs poètes, soit par l'étude de l'Art poétique de Boileau ou tout autre traité de versification française. Nous regrettons, croyez-le, de ne pouvoir publier votre délicat souvenir à Mme votre grand-mère.

Mlle Elmira.—Nous eussions publié avec plaisir

votre jolie composition : mais la Saint-Jean-Baptiste, la mort de M. Chapleau, différentes circonstances, ne nous ont pas laissé de place. Vous ne nous en voudrez pas, et vous nous enverrez d'autres sujets aussi bien traités. N'avez-vous pas quelque conte sur vos pays ?

NOS FLEURS CANADIENNES

LA SANGUINAIRE—SANG-DE-DRAGON

Sanguinaire du Canada : *Sanguinaria Canadensis*—
(Famille des Papavéracées)

La première fois que je vis la *sanguinaire*, j'étais en compagnie de mon confrère et ami Germain Beaulieu, un entomologiste de talent.

C'était une après-midi d'avril, et j'allais assister à une chasse aux insectes, par désespoir, pour voir comment cela se faisait.

Nous étions sur la lisière d'une forêt en miniature qui longe le coteau sur la limite sud de Notre-Dame de Grâce, près de Montréal.

Pendant que mon ami retournait les pierres et poussait à chaque capture qu'il faisait des exclamations de ce genre : "Tiens la *Platymus cupripennis* ! la *notiophilus Hardy* etc., j'errais à l'aventure, laissant mon âme s'imprégner de poésie, savourant les délicieuses sensations que donnent le printemps renaissant.

Tout à coup j'aperçus à mes pieds une dizaine de splendides fleurs blanches percant la couche de feuilles sèches et sales qui recouvrait le sol, étalant leur beauté virginale sur toute cette pourriture humide, ces débris des splendeurs d'un été disparu.



J'appelai mon ami, qui continuait à faire sa moisson de coléoptères, pour lui demander s'il connaissait cette jolie fleur ; il m'apprit que c'était le sang-de-dragon, une plante indigène qui méritait d'être étudiée.

Je l'examinai plus attentivement et je m'aperçus que d'une racine rampante et rouge, de distance en distance s'élevait une unique feuille entourant une unique fleur, comme pour la protéger des giboulées et des gelées tardives. La feuille était grande, artistiquement lobée, d'un vert bleuâtre. La fleur, dont la corolle était composée de huit à douze pétales, était d'un blanc absolument pur, tandis que les étamines réunies en grand nombre autour du pistil, formaient un joli petit bouton d'un jaune orangé.

Je sus, par la suite, que cette plante au suc rouge et à la fleur blanche était bien connue des sauvages qui s'en servent dans leurs petites industries soit pour teindre les piquants de porc-épic en couleur rouge ou orange, soit pour peindre de petits paniers de fantaisie. Ils l'emploient encore comme purgatif et émétique et aussi contre les éruptions cutanées.

Comme sa sœur la "fleur de mai" le "sang-de-dragon" préfère les lieux ombragés, mais par contre il choisit les terrains riches et se prête parfaitement bien à la culture dans nos jardins.

Détail curieux, la sanguinaire est proche parente du pavot dont le suc est blanc, et de la chélidoine dont le suc est jaune.

B. Z. Massicotte

DÉSESPOIR !

La nuit, était sombre, l'atmosphère d'une lourdeur de plomb.

La foudre éclatait de toutes parts ; les éclairs incendiaient la nue et déroulaient jusqu'à terre leur nappe de feu, éclairant de lueurs sinistres la base des Laurentides où se tenait debout, semblant défier la tempête, un homme âgé d'environ quarante ans.

Une abondante chevelure tombait en désordre sur son front découvert ; son regard sombre et morne dénotait l'affaissement moral ; des haillons lui tenaient lieu de vêtements.

—O nature ! s'écria-t-il soudain ; c'est ainsi que j'aime à te contempler ! ton tourment est en harmonie avec moi-même. Jadis, je m'attardais au murmure de l'onde, j'écoutais la mélodie des bois, je respirais le parfum des fleurs. Jadis, j'ai voulu prendre part à la vie ; j'ai demandé au Ciel et à la société une place au soleil : l'indifférence et l'égoïsme m'ont accablé. Sans amis, sans espoir, j'ai vu mon âme inondée du flot du malheur, j'ai été entraîné loin de toute jouissance, de toute prospérité. L'ironie du sort m'a contraint à me retirer jusqu'au pied de ce rocher, où je dois, dans l'une des anfractuosités, trouver ma tombe ! O nuit de terreur ! dois-je plus longtemps survivre à mon désespoir ? foudres menaçantes, votre mission se borne-t-elle à briser le chêne et l'arbrisseau ? n'éclatez-vous donc jamais sur un front maudit ?... Oh ! dites vite... j'ai déjà trop vécu !

Les éléments qui, durant ce monologue, s'étaient quelque peu apaisés, redoublèrent d'intensité.

Le ciel s'enflamma d'un horizon à l'autre ; la forêt gémit, un éclair sinistre retentit, la montagne trembla : ce fut tout...

Le lendemain, des bûcherons, escaladant les cimes, se heurtèrent à un cadavre... un malheureux avait cessé de vivre...

—O Dieu ! ton ciel lui fut-il ravi ?... les peines de cette vie n'effacent-elles pas celles de ton éternité ?...

W. J. Lucas

LE TIGRE ET LE RAT

FABLE HINDOUE

Un tigre dormait sous l'épais feuillage d'un manquier.

Un rat palmiste (*) qui se jouait sur une branche au-dessus de sa tête, se laissa tomber étourdiment sur le tigre et le réveilla.

Celui-ci rugit de colère et le pauvre rat crut son dernier jour arrivé.

Le tigre qui avait dîné lui fit grâce de la vie.

Ce même soir, comme il rentrait dans sa tanière, le tigre se laissa prendre dans un piège. Les hurlements qu'il poussa effrayèrent les échos de la campagne.

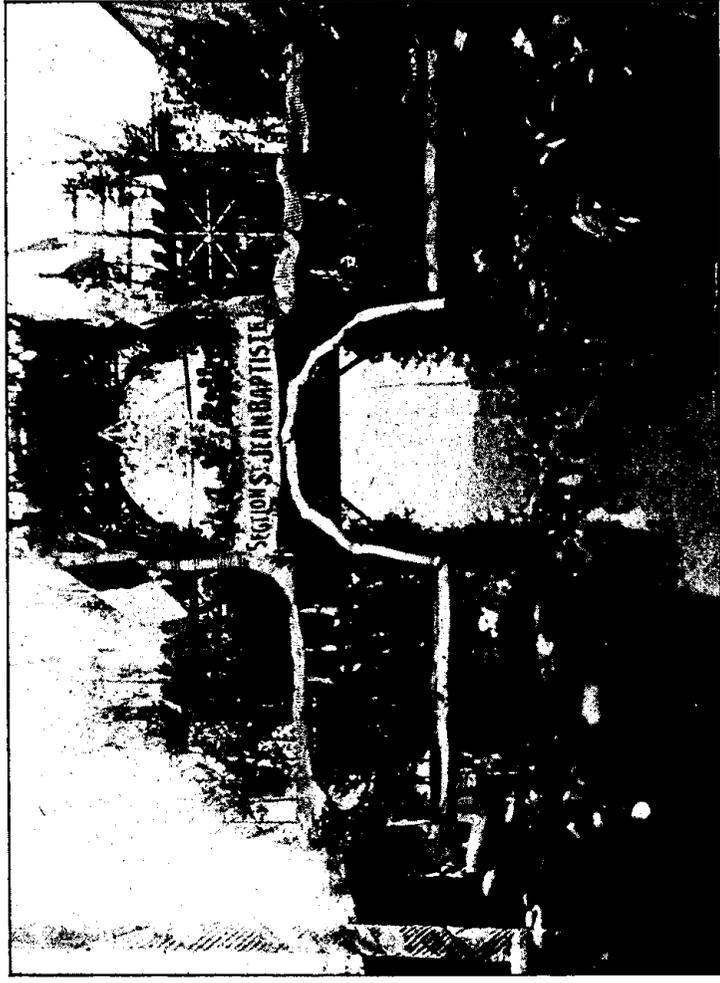
Mais le rat palmiste accourut avec sa compagne, et tous deux travaillèrent de telle sorte que le tigre fut délivré.

Cette fable montre que la force doit être clémente pour la faiblesse.

(*) Sorte d'écureuil.



Défilé sur la rue Mont-Royal



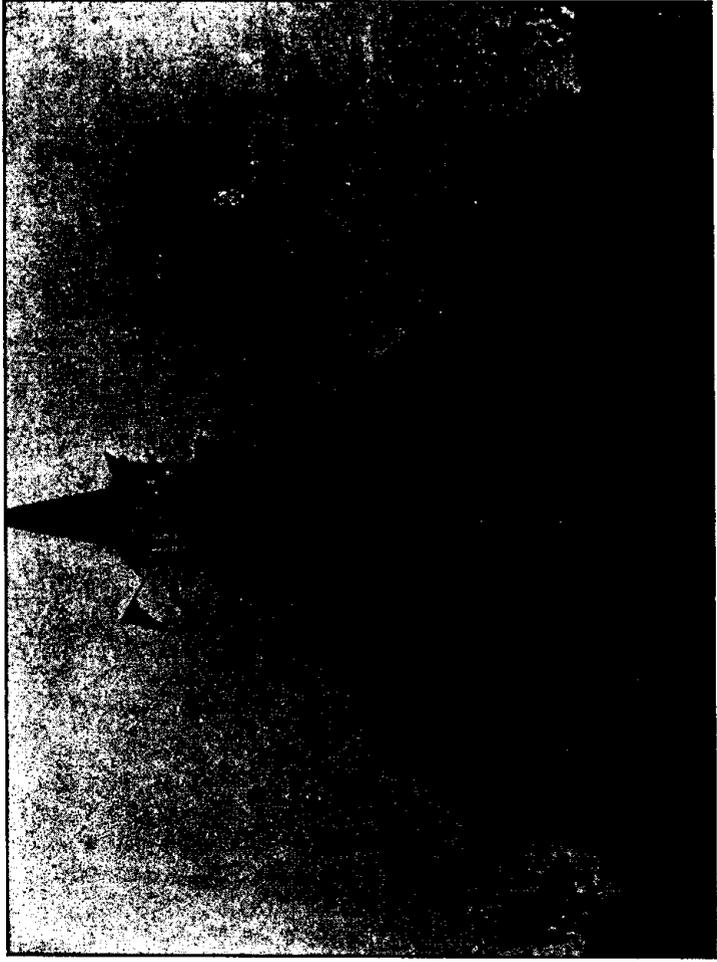
Arc de triomphe érigé sur la rue Mont-Royal



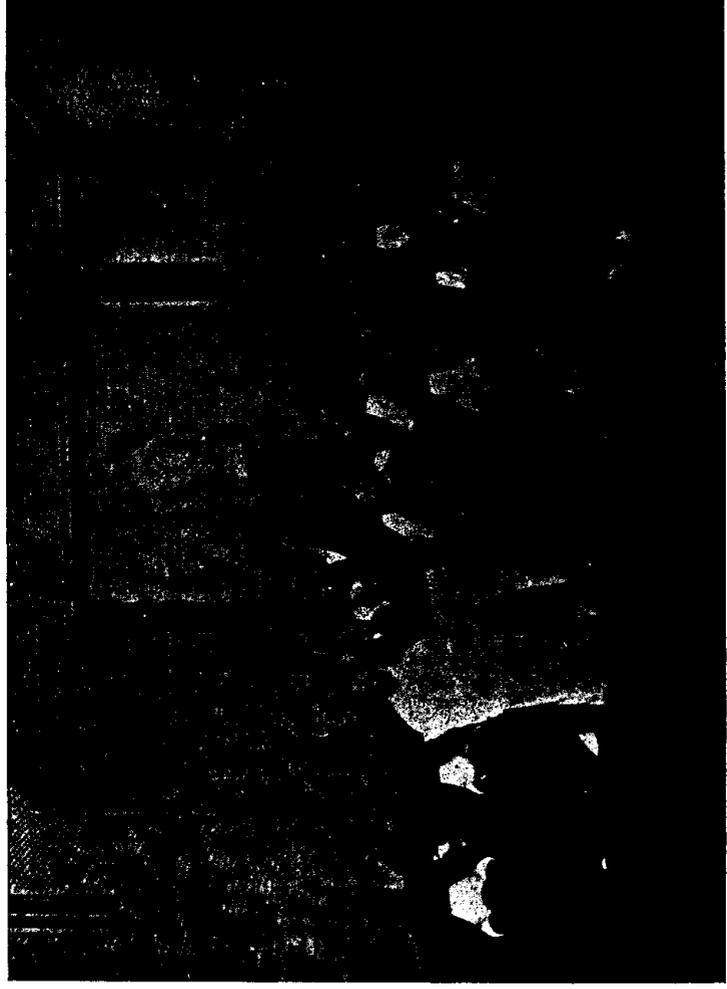
Défilé sur la rue Saint-Denis
LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A MONTRÉAL



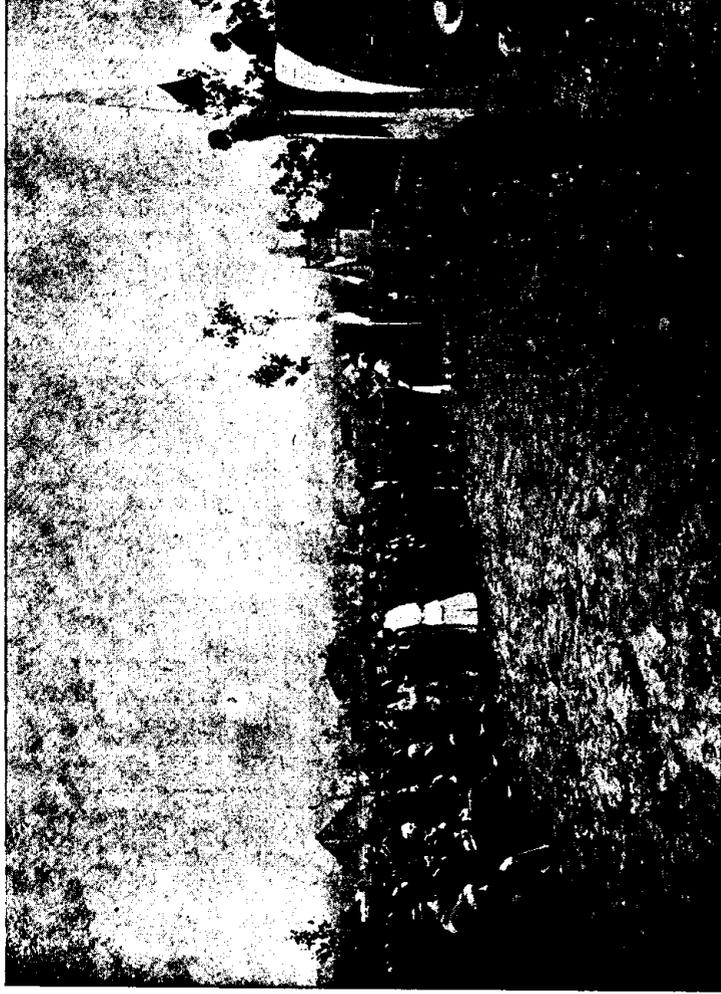
Défilé sur la rue Mont-Royal
Photos Laprés & Lavergne, 300, rue St-Denis



L'église de Saint-Ignace



Mgr Duhamel et les chan. réguliers de l'Immaculée Conception



Les discours

L'A SAINT-JEAN-BAPTISTE A SAINT-IGNACE DU NOMININGUE. — Photos J.-A. Dumas, 112, rue Vitré, coin St-Laurent



Cavalcade

LE VIEUX TREMBLE

Sur le bord du chemin qui longe le rivage,
Dans l'onde qui scintille, il mire son feuillage ;
De l'aube matinale il a les premiers feux,
Et des passants rieurs porte l'écho joyeux.

Quand du printemps tardif la grive revenue
S'élance de son faite et vole dans la nue ;
Sous ses rameaux tremblants je vais lire ou songer
Aux accents de l'oiseau dans son refrain léger.

Près de son tronc rugueux, quand la brise murmure,
Je contemple à loisir la brillante nature
Que Dieu voulut si belle autour du tremble vert,
Et j'aspire l'air pur du grand fleuve désert.

Lorsque l'astre du jour retire sa lumière,
Quand l'angélu du soir annonce la prière ;
Au pied du tremble antique il fait bon d'écouter,
Car les anges du ciel viennent souvent chanter.

J'ai vu passer ici des fronts aux traits moroses ;
Souvent aussi j'ai vu sous des ombrelles roses
De charmantes beautés qui rêvaient au bonheur,
Rêve qu'elle cachaient sous un souris moqueur.

Oh ! sublimes instants de ces heures charmées,
Que ne remplissez-vous le cours de mes années ?
Supplétez au bonheur en revenant toujours
Mêler à mes ennuis, le parfum des amours.

Si plus tard, je perdais le toit cher qui m'abrite,
Je reviendrais ici, pour établir mon gîte :
Alors n'espérant plus du terrestre avenir,
Mon nom sur cette écorce aurait son souvenir.

Quand de ma vie enfin la coupe suspendue
Aura de mon séjour mesuré l'étendue :
Si nul ami ne vient pour réclamer mes os,
Que le vieil arbre encore ombre mon repos.

LOUIS-JOS. DOUCET.

Lanoraie, 1898.

DOUX AVEUX !

—Viens-tu faire une promenade dans les bois, mignonne ? disait Léo à sa fiancée un beau jour de mai.

—Volontiers, exclama Blanche, toute charmée d'une telle demande.

Et, joignant l'action à la parole, les deux amoureux se tenant par la main cheminèrent lentement par l'étroit sentier qui conduisait au bocage voisin.

Le jour tombait, et à cette heure, rien n'était plus propre à prédisposer à l'amour, à la rêverie.

L'air frais et pur, apportant par intervalle les vagues parfums des prairies en fleurs, un ciel clair et serein, coupé toutefois par quelques lambeaux de nuages empourprés, l'immense horizon découvert où l'œil se perd dans un rêve infini ; les dernières harmonies du bocage mêlées au faible bruissement de la cime des arbres caressés mollement par la brise du soir, tout enfin semblait convier les heureux jeunes gens à venir épancher leur cœur au grand spectacle de la nature prête à s'endormir.

Après une courte marche, ils s'arrêtèrent et s'assirent sur un verdoyant talus taillé en trône naturel, et au-dessus duquel les arbres se pliaient en arcades, formant de leurs branches entrelacées comme une couronne suspendue sur leur tête.

Ils restèrent là quelques instants, muets, immobiles, plongés dans la rêverie, craignant de troubler le silence qui les environnait.

Leur cœur battait d'un même sentiment, leur amour était le même, mais aucun d'eux n'osait prendre la parole et briser par là le charme qu'ils éprouvaient à se comprendre sans se parler. De temps en temps, Blanche lançait un regard furtif au jeune homme comme pour lui demander raison de son silence, et chaque fois, une larme perlait au coin de sa paupière.

Une fois Léo, rencontrant le regard humide de la jeune fille, voulut savoir ce qui la rendait triste.

—Qu'as-tu donc, mignonne ? lui dit-il d'un ton qui disait combien il était peiné de la voir accablée sous quelque chagrin.

—Je n'ai rien, Léo, si ce n'est que je ne savais moi-

même ce qui te rendait mélancolique et rêveur ; car il me ferait tant de peine de te voir souffrir !...

—Je craignais même t'avoir contrarié, voilà la cause des larmes que tu as surprises dans mon regard.

—Je te porte trop d'intérêt, Léo, pour ne pas m'enquérir de ce qui peut te rendre triste et soucieux.

—Et si je n'ose souvent parler, c'est que je crains de t'importuner par mes aveux.

—Mais tu le sais, Léo, je t'aime, et nul autre que toi n'a pu ni ne pourra s'emparer des trésors d'amour cachés au fond de mon cœur.

—Tout m'invite à te parler aujourd'hui : la nature même semble s'être faite belle pour nous montrer l'amour sous les plus riants couleurs.

—Tu m'aimes aussi, n'est-ce pas, Léo ? Eh bien ! tu accompliras le rêve que j'ai formé à ton égard, et tu ne laisseras pas mes illusions s'évanouir en me faisant traîner une vie misérable et brisée.

—Jusqu'ici, je t'ai été fidèle, je te le serai toujours, quand nous serons éloignés même, si tu veux bien l'être pour moi.

—Léo ! Léo ! ce seul mot me ravit l'âme, me donne le courage et la consolation quand je sens l'ennui m'envahir et me presser le cœur comme dans un étou.

—Je ne dirai pas ce que j'éprouve à ta vue, tu le constates à ma figure épanouie sous ton tendre regard.

—Quand, éloignée de toi, et seule avec ma peine amère, je cherche un adoucissement à mes souffrances, je prononce tout bas ton nom chéri, me rappelant avec bonheur nos doux entretiens, je sens alors la joie inonder mon âme, et ma figure s'illuminer comme sous l'action du feu de ton regard.

Elle allait continuer, les larmes dans la voix, et tremblante de tendresse et d'émotion au récit de son amour longtemps caché quand Léo, les yeux rougis de larmes, l'interrompit d'une voix tremblante, entrecoupée de sanglots.

—Assez, assez Blanche, je t'en supplie... Je suis content de mêler mes larmes aux tiennes, mais ne nous laissons pas aller avec tant d'abandon à tout ce que notre cœur peut nous dicter.

—Nous ne sommes pas venus ici pour pleurer, mais bien pour ravir nos affections dans la même flamme, et jouir à notre aise du calme et du repos que procure la nature à cette heure.

—J'ai été sensible,—tu l'as vu par mes larmes—aux bonnes paroles que tu m'as données.

—Je n'ai pas besoin non plus de t'exprimer l'amour que j'ai pour toi.

—Tu es ma joie, mon espoir. Je ne vis que pour toi, car privé de ton amour, la vie me serait un fardeau.

—Lorsque pour la première fois, j'éprouvai le besoin de te dévoiler le secret de mon cœur, je sentis alors

en moi comme une nouvelle vie tout ensoleillée d'amour et d'espérance.

—Ne me demande pas, Blanche, si je te serai fidèle, tu connais tout aussi bien que moi le fond de mon cœur, et jamais, je puis le dire, l'amour ne m'est apparu sous plus belles couleurs, que le jour où j'eus le bonheur d'être initié aux plus intimes secrets de ton âme.

—Et quand plus tard je devrai, comme tant d'autres peut-être, subir le poids d'une absence cruelle, mais nécessaire, ma plus grande consolation sera la pensée de me savoir aimé, et la promesse de fidélité que tu m'as donnée il n'y a qu'un instant.

—Néanmoins, quel que soit le sort que l'avenir me réserve, ton souvenir me suivra dans la tombe.

—Maintenant, partons mignonne, il se fait tard ; nous reviendrons de temps à autre en ce lieu nous entretenir de nos amours.

Et, comme sceau de leur entretien, les jeunes gens échangèrent un baiser, et reprirent joyeux leur route à travers le bocage.

Paul Jory

LÉGENDES HONGROISES

LE COURS DE LA TISZA

Le monde entier était créé, les montagnes, les vallées, les grands fleuves, les rivières, tout était bien à sa place ; il ne restait plus auprès du créateur que la Tisza.

—Qu'allons-nous faire de toi, pauvre oubliée ? dit le bon Dieu.

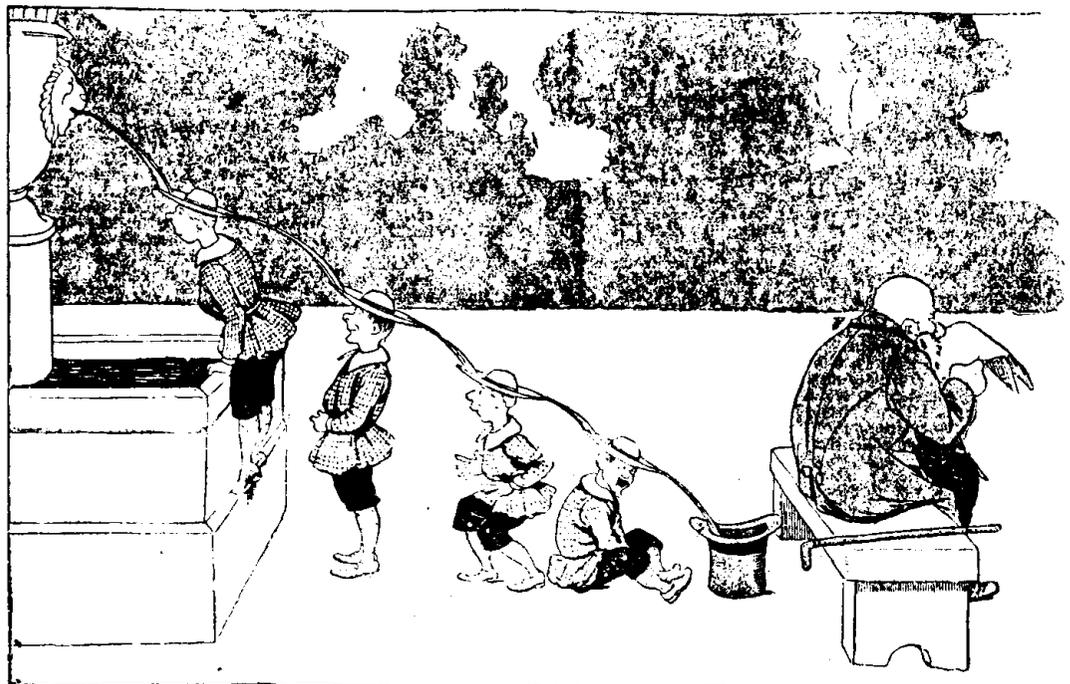
—Confiez-la moi, mon Père, dit Jésus, je la mettrai en bon chemin.

Jésus saisit une charrue en or à laquelle il attela un âne, il les envoya sur la terre et dit à la Tisza de suivre le sillon que tracerait la charrue. Ainsi fut fait, les eaux de la Tisza remplirent le sillon tracé par la charrue ; seulement, les champs étaient couverts de charbons, et l'on sait que l'âne en est très amateur ; comme de plus, il avait faim, il allait d'une touffe de la planète épineuse à l'autre, entraînant la charrue, tantôt à droite, tantôt à gauche, loin de la ligne droite. Et voilà pourquoi le cours de la Tisza est si capricieux, pourquoi ses eaux ont des détours aussi gracieux qu'imprévus.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française

CHUTE D'EAU



Les chutes de Montmorency, détournées par l'électricité... des gamins.—C'est le vieux Pantoute qui ne sera pas fier en voyant son chapeau !

DIEU LE SAURA

Deux enfants près d'un presbytère
 Trouvent un pauvre qui dormait.
 Le ciel peut-être en songe lui donnait
 Ce que lui refusait la terre...
 Le garçon, se précipitant
 Veut l'éveiller pour offrir son aumône,
 Quand sa jeune sœur l'arrêtant :
 " On n'éveille pas un pauvre à qui l'on donne,
 Dit-elle.—Du bienfait qui donc l'avertira ?
 —Personne, mais Dieu le saura."

FAITS SCIENTIFIQUES

Nous avons déjà les insectes lumineux, les insectes rubis, saphirs, émeraudes. Voici venir les insectes parfumés ; ils sont plus nombreux qu'on ne pourrait le croire.

Nous avons d'abord les cicindèles, *cicindela campestris*, qui sentent l'essence de rose, puis les cérambycides, *aromia moschata*, qui répandent autour des saules une agréable odeur de musc ; enfin certains sphinx, de l'espèce *sphinx convolvuli* et *ligustrii*, sont de vraies cassolettes qui répandent autour d'elles de suaves aromes.

Ce n'est pas une chose aisée que de faire un trou dans une lame de verre. Cependant, c'est un problème que l'on a constamment à résoudre dans les usages scientifiques, et même courants. Voici comment il convient d'opérer.

On chauffe à blanc une vrille très pointue et on la trempe dans un bain de mercure ; on l'aiguise alors, et on la plonge au moment de s'en servir, dans une solution saturée de camphre et dans de l'essence de térébenthine. On procède alors au percement, en ayant soin de mouiller, au moment de l'opération, le point du verre à percer avec une goutte de cette même solution. La vrille entre alors dans le verre d'une façon aussi nette et aussi rapide que dans du bois.

Malgré le grand principe de la philosophie grecque, " connais-toi toi-même," il est peu d'hommes capables de dire de quoi se compose leur corps. Nous croyons donc faire chose utile en rappelant que le corps humain se compose de 13 corps simples différents ou 13 éléments, dont 7 solides et 6 gaz, à savoir : hydrogène, oxygène, azote, chlore, fluor, carbone, soufre, phosphore, potassium, sodium, calcium, fer et probablement arpon. Ces corps se trouvent dans l'homme en proportion presque constante ; ainsi, le poids d'un homme de 172 livres environ se décompose ainsi : oxygène, 97 lbs ; carbone, 48½ lbs ; hydrogène, 13 lbs ; calcium, 4 lbs ; azote, 3¼ lbs ; phosphore, 25 onces ; chlore, 19 onces ; soufre, 3¼ onces ; fluor, 3¼ onces ; potassium, 2½ onces ; arpon, 2½ onces, sodium, 2 onces, fer 1¼ once. Il est assez remarquable que le corps qui se trouve en moindre quantité, le fer, soit un de ceux qui ont le plus d'influence sur l'état de santé.

Si l'on en croit M. Gilles de la Tourette, l'alcool ne mérite pas seul les anathèmes proférés dernièrement par l'Académie de médecine ; il faudrait associer dans la même réprobation le café et le thé. Pris à dose modérées, ces trois produits jouissent de propriétés stimulantes qui les font souvent ordonner par les médecins, mais ils déterminent aussi dans l'organisme de ceux qui en abusent des troubles fonctionnels graves. Comme l'alcoolisme, cette affection, que l'on pourrait appeler le caféisme, attaque les appareils digestif et circulatoire et surtout le système nerveux ; elle provoque des dyspepsies avec douleurs stomacales et pituites matinales ; les malades ne mangent pas, ont du dégoût pour les aliments et tombent dans un état de faiblesse extrême ; on remarque encore un ralentissement très marqué du pouls qui peut descendre à 60 ou même 50 pulsations. Enfin, les troubles

nerveux sont nombreux : tremblements caractéristiques des membres qui peuvent gagner la face ; crampes douloureuses dans les mollets et les cuisses ; insomnie provoquée par des rêves terrifiants ; parfois même perversion de la sensibilité et anesthésie symétrique. Telle est la riante perspective que M. de la Tourette fait entrevoir aux amateurs qui usent et abusent de thé et du café, fût-il du plus pur moka.

Dans certaines contrées, les paysans ont la coutume à l'approche d'un orage, d'allumer de grand feu afin de se préserver des effets redoutés de la foudre. Ces feux doivent, avant tout, donner beaucoup de fumée. On choisit aussi en général du bois vert ou des feuillages humides. En étudiant de près la question, certains savants ont reconnu que la fumée et les gaz dégagés lors de la combustion agissent sur la conductibilité de l'air atmosphérique. Qu'on prenne deux balles de sureau électrisées, se repoussant par conséquent, et qu'on les place dans le voisinage d'un feu de bois, les gaz de la combustion prennent le fluide électrique et déchargent complètement les balles. Un feu prend peu à peu l'électricité de l'atmosphère et devient ainsi une sorte de paratonnerre tout autour de l'endroit où il est allumé. On a, d'ailleurs, vérifié la chose au moyen de la statistique. On a constaté, au Sleswig-Holstein, que la proportion d'églises frappées par la foudre était de 6,3 pour 1,000, et que celle des moulins à vent était de 8.5 pour 1,000, tandis que les cheminées d'usines détruites lors d'un orage se trouvaient dans le rapport de 0,3 à mille. La fumée de ces cheminées tendrait à diluer le fluide électrique et à protéger, dans une certaine mesure, les bâtiments environnants.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUIN qui a eu lieu samedi, le 2 juillet, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	39,740....	\$50.00
2e	No	7,810....	25 00
3e	No	28,122....	15.00
4e	No	17,041....	10 00
5e	No	8,263....	5 00
6e	No	19 104....	4 00
7e	No	26,752....	3 00
8e	No	236....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

15	4,720	13,241	21,314	27,258	33,773
129	5,131	13,529	21,627	29,156	34,111
307	6,925	13,730	22,203	30,215	34,327
586	7,293	14,146	22,414	30,462	34,820
1,432	8,172	14,315	22,916	30,710	35,429
1,623	9,047	14,910	23,124	30,953	36,053
1,641	10,128	15,124	23,343	31,122	36,591
1,950	10,316	16,315	23,812	31,514	37,224
2,110	10,721	17,642	24,297	31,821	37,317
2,379	11,246	18,403	24,511	32,013	37,560
2,514	11,424	19,151	24,732	32,250	38,171
3,157	12,195	20,249	25,214	32,612	38,305
3,420	12,237	20,410	25,709	33,141	39,283
3,813	12,814	20,732	26,843	33,424	39,812
4,294	13,133				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

APHORISMES COMMERCIAUX

N'achète pas de marchandises parce que ton voisin les achète ; juge par toi-même.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, ce qui, en style commercial, peut s'interpréter comme suit : Mieux vaut avoir la réputation d'être un bon payeur, que celle d'avoir beaucoup d'argent à la banque.

Sois franc et vrai vis-à-vis de tous ceux avec qui tu te trouves en contact : n'oublie pas que ton existence dépend aussi en partie de ce que disent de toi tes employés.

JEUX ET AMUSEMENTS

ANAGRAMME

Quand le jour se lève
 Pour bercer ton rêve
 De purs amours,
 Fais-le, ma mignonne,
 Fais-le, monotone,
 Tourner, tourner, tourner toujours.
 Quand le jour s'achève,
 Poursuivant ce rêve
 D'or et de velours,
 Suis-la, ma mignonne,
 Suis-la, mignonne,
 Suis-la, suis-la, suis-la, toujours.

CHARADE

Mon premier, c'est certain, n'est pas toujours aimable,
 Vous le verrez plus tard, et vous vous en mordrez
 Vos jolis petits doigts !... Puis quand vous deviendrez
 (Grâce à lui, s'il vous plaît) un peu plus raisonnable,
 Vous chercherez peut-être à cacher mon second,
 Qui, maintenant, comme une fleur fraîche éclosée
 Aux baisers du printemps, sourit sur votre front
 Et dans vos grands yeux noirs. Pourquoi devenir rose
 En rêvant à mon tout ? Ah ! c'est si douce chose !

SOLUTION DU PROBLÈME PARU DANS LE No 739

Vers à reconstruire :

Un jour deux chauves, dans un coin,
 Virent briller certain morceau d'ivoire ;
 Chacun d'eux veut l'avoir ; dispute et coups de poing ;
 Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
 Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
 Un peigne était le beau trésor
 Qu'il eut pour prix de sa victoire.

Logogriphe.—Pain, Ain, Pin.

Ont deviné : Tancrede Fortin, village des Mille Fleurs ; Joseph Faille, Laprairie ; Mlle E. Gingras, Québec ; Mme A.-S. Dion, Montréal ; H. Beauchemin, Ottawa ; Mlle F. Cartier, Lachine.

GRAVURE-DEVINETTE



Quel est le malotru qui trouble cette magnifique assemblée. C'est à peine si on entend la voix de l'orateur. Où est le braillard ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Qu'ils soient dépenaillés et marchent nu-pieds, cela m'est égal, dit le docteur ; au contraire, ce ne sera que plus pittoresque ; mais tâchez de me trouver des gamins qui ne suent pas trop le vice et la honte.

—Soyez tranquille, avait répondu l'adjoint avec la belle suffisance d'un monsieur calé, sous-officier de l'état civil qui veut à toute force que ses indigents soient encore moins malheureux qu'ailleurs, tous nos pauvres sont d'honnêtes gens. . . . Leurs parents sont électeurs.

—Alors, je n'en demande pas davantage, repartit le docteur avec ironie.

LVIII

LE VESTON

Le grand jour arriva. Sœur Simplice, qui avait entraîné dans la bienfaisante conjuration quelques garçons de service, sut organiser une collation qui devait être certainement approuvée par les inviteurs et les invités.

Le bon docteur, suivant la promesse qu'il s'était faite à lui-même avait offert sa quote-part, sous forme de marrons glacés et de caramels ; il y avait joint des éclairs, des meringues et des choux à la crème.

Des œufs à la neige, des compotes et des confitures diverses ornaient également la table du festin.

—Quant au vin, s'était écrié Beautreillis, il sera sucré et en "abondance."

Ce qui signifiait que ce vin serait additionné d'eau ; pourtant, quand on mangerait les derniers gâteaux, les plus succulents, chaque enfant pourrait boire un doigt de bourgogne pur. Le garçon chargé de préparer la boisson ne la dosa pas dans les proportions indiquées par la plus élémentaire sagesse ; croyant être agréable aux gamins, il avait mis moins d'eau qu'on ne lui avait commandé.

Ce garçon, qu'on appelait Gustave, était un Roger-Bontemps, qui buvait sec et prétendait, comme bon nombre de ses congénères, que le vin ne faisait jamais de mal.

Quand tout le monde fut réuni, sœur Simplice prit la parole :

—Mes amis, dit-elle, nous allons pratiquer la vraie fraternité, et j'ai voulu que cette petite fête coïncidât avec l'anniversaire de la naissance de Jésus. . . . Lui aussi, le divin Sauveur, il a eu pitié de ceux qui avaient faim, qui avaient froid. . . . Aujourd'hui, personne ne grelottera et personne ne sera affamé. . . . Remercions Jésus.

Elle fit une courte prière, que les enfants répétèrent ensemble.

Le visage de sœur Simplice, encadré par la céleste cornette blanche, n'avait jamais rayonné avec autant de pieuse extase.

Claudinet se disait que certainement la sainte Vierge ne pouvait pas être plus belle.

Il dit même à son voisin :

—Elle ne peut pas être "plus bonne" non plus.

Les gamins étaient à table jusqu'au menton, chacun avait une belle serviette qui cachait l'uniforme ou qui dissimulait les haillons.

Ce fut un peu timidement d'abord que les enfants commencèrent à manger.

Ils s'observaient mutuellement pour que la sœur n'eût pas mauvaise opinion d'eux.

Leurs gestes étaient embarrassés, plus d'un se barbouillait le nez de crème ou n'essuyait pas les "moustaches" qu'il se faisait en buvant.

La contrainte ne fut pas longue. Les langues se délièrent ; les visages pâles, émaciés, dont quelques-uns portaient déjà le stigmate originel, se colorèrent, les yeux craintifs redevinrent hardis, brillants, pétillants de malice. Le vin produisait son effet.

Ces enfants avaient l'illusion du bien-être, de la vie tranquille, de la sécurité du lendemain.

Ils se considéraient comme aussi fortunés que ces gamins bourgeois, qu'ils avaient entrevus, à travers des rideaux somptueux en hiver, par la fenêtre ouverte en été, installés à une table copieusement servie, au milieu de leurs parents affectueux.

La nappe de fine toile, les verres de cristal, les assiettes de porcelaine, les couverts d'argent, tout cela ruisselait de lumière.

Le petit miséreux, qui avait le ventre creux, dilatait ses narines pour avoir au moins l'odeur de ces excellentes choses, qui devaient coûter bien cher, et dont il se serait contenté des restes que l'on jetait peut-être aux chiens.

Ce jour là, il faisait très froid au dehors. La bise glacée emplissait les grands corridors de l'hospice.

Les enfants étaient à l'abri, dans une salle où le thermomètre administratif était un peu au-dessus du degré fixé.

Robichon demanda la permission de chanter ; elle lui fut accordée ; il commença une lamentable romance d'une voix de fausset qui choqua surtout un mélomane de l'assistance, Baptiste Gorju.

Celui-ci se mit à riposter par une chansonnette, qui aurait été très gaie, sans l'ironie navrante du titre en pareilles circonstances.

Baptiste Gorju chanta *Mon habit des dimanches*.

En grim pant sur les branches,
Ah ! c'est ben fait, bandit !
T'as crevé ton habit,
Ton habit des dimanches. . . .

Eugène Maubut voulut continuer par *Frasquita, ma fière Espagnole* ; mais le boléro était au-dessus de ses forces vocales ; il s'arrêta piteux, au milieu du premier couplet.

Gustave le garçon de salle, versa une nouvelle rasade, s'applaudissant, dans son esprit de rustre, de ne pas avoir trop mouillé le vin.

Il se disait :

—Quoi ! il faut bien qu'ils rigolent, tous ces gosses-là ! C'est bien leur tour. . . . Quand ils seront chez les paysans, ils ne feront plus la noce. . . . Ah ! pour sûr, ils ne savent pas ce qui les attend !

Gustave avait raison en ce qui concernait l'avenir de ces parias ; mais nous ne voulons pas nous attarder dans des considérations sociales qui nous entraîneraient trop loin.

Cependant, parmi les douze enfants que l'adjoint, sur la prière du docteur, avait choisis pour participer à la fête, il y en avait un que l'honorable fonctionnaire, s'il l'eût mieux connu, se fût peut-être dispensé d'envoyer à l'hospice.

Celui-ci gardait une physionomie sournoise, au milieu de l'allégresse générale.

C'était un gringalet qui avait environ six ans, mais qui en paraissait à peine cinq, tant sa taille était invraisemblablement exigüe.

Il s'appelait Fadart. Son père était chiffonnier et occupait dans l'avenue de Châtillon un taudis où toute une nichée d'enfants grouillait au milieu de la plus malpropre et de plus la dangereuse promiscuité.

Le petit Fadart, qui ne s'était pourtant jamais trouvé à pareille fête, restait de méchante humeur.

C'était en rechignant qu'il avait répondu à Gustave, qui lui avait demandé s'il s'amusa :

—Mince de gondolage !

Fadart qui avait les yeux plus grand que le ventre, trouvait qu'il n'y avait pas assez à manger et à boire.

Il s'attendait probablement à une ripaille crapuleuse, dans le genre des excès auxquels se livraient le père, la mère et toute la famille Fadart, quand on avait trouvé dans les loques un objet de valeur qu'on se gardait bien de porter chez le commissaire de police.

L'aubaine est beaucoup plus fréquente qu'on ne se l'imagine dans ce métier, qui compte certainement de braves gens, mais aussi bon nombre de repris de justice, maintenant que la médaille n'est plus exigible.

Une ménagère distraite, une bonne qui pense à son amoureux ont bien vite fait, en brossant les vêtements, de laisser tomber quelque chose qu'on n'a pas pris la précaution de retirer de la poche. Tout cela est balayé.

Le chiffonnier, en fouillant les ordures, est le premier explorateur de la voie publique ; ses trouvailles ne sont pas rares.

Donc, le jeune Fadart estimait qu'on n'avait pas assez d'égards pour sa maligne personne. Il s'imaginait que sous prétexte qu'il était plus petit que les autres, on lui donnait des gâteaux moins gros et que son verre était moins rempli.

Dans un élan de franchise, en admettant toutefois qu'on eût réussi à le provoquer, ce galopin eût avoué qu'il aurait voulu être seul au festin.

S'il avait osé, il aurait pris à droite et à gauche les parts de ses voisins captivés par les chanteurs.

Gustave, qui examinait le jeune vaurien avec beaucoup de curiosité, s'approcha de lui.

—Ça ne va donc pas mieux ? demanda le garçon d'une voix joviale. Fadart vida son verre et répondit :

—Ça commence.

—Alors, sois plus gai . . . Regarde tes copains.

—Je ne vous dis pas . . . Seulement, je trouve qu'on est de trop.

—Bah !

—On se la coule douce tout de même.

—Tu le reconnais.

—C'est chouette ! mais ça le serait plus encore si on n'avait pas invité tous ces pouilleux.

—Sacré gringalet, va !

Et Gustave riait de bon cœur.

Il avait été convenu que la distribution des vêtements n'aurait lieu qu'à la fin de la collation.

On mangea les derniers gâteaux en les arrosant du généreux bourgogne.

Les convives étaient devenus si gais, si exubérants, que l'on ne s'entendait plus. Sœur Simplice fut forcée de frapper dans ses mains pour que le silence se rétablît.

Gustave apporta les effets, qui avaient été nettoyés et reprisés, dans la mesure du possible.

Les enfants du quartier retirèrent leurs serviettes ; ils reparurent déguenillés. Tous ces Jean Valjean ou Jean Hiroux en herbe se regardèrent avec un certain étonnement ; ils avaient oublié leurs nippes sordides et se croyaient réellement habillés comme les autres moutards.

Chaque hospitalisé offrit son cadeau en tenant compte de la taille et de la mesure de l'enfant qu'il choisissait.

Claudinet donna son veston à Baptiste Gorju qui avait chanté si gentiment sa chansonnette.

—Tu sais, lui dit le fils de Rose Fouilloux, ne fais pas comme avec ton habit des dimanches, ne le déchire pas.

—Sois tranquille, répondit Baptiste en commençant à endosser le vêtement presque neuf et doublé de molleton, je le porterai jusqu'à mon mariage.

—Mais non, bêta, répartit Claudinet, tu seras devenu trop grand.

—Tu crois ? interrogea Gorju, indécis.

Soudain Fadart intervint et arrêta Baptiste au moment où il allait enfiler la seconde manche.

—Ce n'est pas tout ça ! dit le fils du chiffonnier, passe-moi ta pelure.

Fadart était à moitié ivre ; non seulement il avait vidé son verre jusqu'à la dernière goutte, mais s'apercevant qu'il restait du liquide au fond de la bouteille, il l'avait goulûment absorbé, profitant de l'instant où Gustave avait été chercher les vêtements et le linge. Claudinet répondit doucement au jeune vaurien :

—J'ai donné mon veston à ce petit camarade ; il le gardera.

—Je le veux, répéta Fadart avec une obstination de brute.

Sa bouche convulsée, ses yeux luisants, son attitude de jeune panthère prête à bondir n'effrayèrent pourtant pas Gorju, qui repoussa l'intrus.

—On te donnera quelque chose aussi, dit Baptiste . . . Fiche-moi la paix.

Cette altercation avait été très rapide ; le bruit des exclamations des autres petits l'avait en quelque sorte étouffée ; mais il y eut soudain un grand cri de stupeur.

Fadart, en proie à un accès de fureur, avait saisi sur la table un couteau et il s'était rué sur Gorju.

Avant qu'on eût pu intervenir, le petit gredin avait frappé l'autre enfant.

Heureusement, Fadart, dont la main tremblait de rage, n'avait pu enfoncer le couteau, qui avait déchiré le veston à la hauteur de l'épaule.

Le jeune scélérat s'apprêtait à frapper de nouveau ; et, cette fois, sa main aurait été peut-être plus assurée, quand un poignet robuste s'abattit sur lui et l'envoya rouler à quelques pas.

C'était le Dr Beautreillis, qui était arrivé à point, et n'avait pas voulu intimider les enfants en assistant à leurs ébats pantagruéliques, mais qui s'était promis de leur rendre visite quand il jugerait que la petite fête toucherait à sa fin.

—Eh bien ! s'écria le docteur, mon ami l'adjoint n'a pas eu la main très heureuse en choisissant nos invités.

Fadart s'était relevé tout piteux ; la correction l'avait dégrisé.

Très émue, sœur Simplice expliqua ce qui s'était passé, pendant que le médecin s'apprêtait à panser le blessé.

—Ah ! par exemple ! s'écria Beautreillis, ce gamin-là a de la chance ; la doublure de son veston l'a protégé.

Le docteur s'arrêta net, donnant les marques de la plus vive stupefaction.

—Ah ça ! reprit-il, qu'y a-t-il donc dans cette doublure ?

Un papier apparaissait par l'ouverture produite par le coup de

couteau ; c'était le titre de rente que Rose Fouilloux avait cousu dans le vêtement.

Beautreillis tira le précieux papier, que l'arme avait à peine froissé.

—Quinze mille francs ! s'écria-t-il.

Et, s'adressant à Baptiste Gorju, abasourdi :

—C'est à toi cette fortune ?

Il examina le titre. Il était nominatif.

—Ta mère s'appelait donc Mme Fouilloux ? fit-il.

—Non, répondit Claudinet, c'était ma maman à moi.

—Alors . . .

—En effet, dit sœur Simplice, qui se souvenait de l'état civil de son petit protégé ; cet enfant s'appelle Claude Fouilloux.

—Eh bien ! Claudinet, prononça le docteur, ta maman pouvait être une excellente femme, mais elle avait choisi un singulier coffre-fort.

Les enfants faisaient cercle, émerveillés, se demandant vraisemblablement s'il ne s'agissait pas d'un tour d'escamotage destiné à les amuser.



Un taudis où toute une nichée d'enfants grouillait.—Page 156, col. 2

Baptiste était le plus ahuri. Il ne voyait qu'une chose, lui, c'est que son beau vêtement avait été lacéré par le misérable Fadart.

Celui-ci s'était réfugié dans un coin, levant le coude pour se protéger ; comme s'il craignait des coups ; le geste lui était familier, d'ailleurs ; quand M. ou Mme Fadart étaient de mauvaise humeur, ils cognaient ferme sur l'avorton.

Le méchant drôle regardait en dessous, très vindicatif, regrettant que ses forces ne lui permissent pas de rendre au docteur la bourrade qui l'avait envoyé sur le parquet.

Il nourrissait les mêmes ressentiments à l'endroit de Baptiste Gorju et il murmurait, les dents serrées :

—Toi ? si jamais te rechope ! . . .

Beautreillis voulut en finir avec Fadart.

Il alla le quérir par l'oreille et l'amena devant tout le petit monde.

—Tu vas te mettre à genoux et demander pardon, commanda le docteur.

—Et si je ne veux pas ? grommela l'inculpé.

—Je te ferai conduire au poste.

Fadart étouffa un juron. Gustave, le garçon de salle, qui venait

de rentrer et qui ne riait plus, s'apprêtait à exécuter les ordres de son chef.

—On te mettra en correction jusqu'à ta majorité, expliqua Beautreillis ; quand tu sortiras de la prison, tu vaudras un peu moins cher que lorsque tu y seras entré, c'est-à-dire que tu ne vaudras plus rien du tout ; mais tu seras mûr pour l'échafaud.

Les bambins s'écartèrent instinctivement du scélérat.

Ils voyaient déjà la tête de Fadart rouler dans l'immonde panier.

Les impressions sont très vives à cet âge ; plus d'un gamin pâlit et trembla.

—Allons ! à genoux, fit plus impérieusement le docteur.

Et il leva la main pour forcer le coupable à obéir.

Fadart eut un regard circulaire, comme un louveteau qui voudrait échapper aux chasseurs ; il était bien pris ; il se résigna et s'agenouilla.

—Dis maintenant ces mots : " Je vous demande pardon de m'être conduit comme un petit gredin."

Fadart redit la phrase sans trop se faire prier.

—Et maintenant, dit le docteur, expulsez-moi ce microbe.

—Microbe ! répéta le fils du chiffonnier abasourdi, sans comprendre, mais estimant que l'épithète devait être terrible.

Les enfants ne comprirent pas davantage, mais il n'en éclatèrent pas moins de rire, tant la mine du docteur était drôle et celle du meurtrier piteuse.

Gustave empoigna Fadart, qui ne demandait qu'à s'en aller au plus vite.

Sur le seuil de la porte, le jeune bandit se sentit plus fort.

Il eut un geste obscène qu'il avait appris de son père, et il cria, d'une voix troublée par sa rage impuissante :

—Tas de poires, va !

Beautreillis haussa les épaules.

Revenant aux enfants du quartier qui avaient été habillés par ceux de l'hospice, il les passa en revue et complimenta sœur Simplice de son idée.

Puis, la religieuse et lui s'occupèrent de nouveau de Claudinet.

—Te voilà riche, mon petit ami, lui dit Beautreillis.

—Non, protesta l'enfant, puisque je n'ai pas de sous.

—Mais ce papier-là en représente beaucoup.

C'était donc vrai ?

Les marmots, sans encore bien s'expliquer le rapport qu'il pouvait y avoir entre cette paperasse, où il n'y avait même pas d'images, —et des pièces blanches ou jaunes, voyaient néanmoins que le docteur parlait sérieusement.

Ce n'était plus un jeu, ce n'était pas une attrape ; il ne se moquait nullement du blondin si gentil, si doux, si bon camarade.

Leur admiration n'était pas exempte d'envie, mais ils savaient déjà dissimuler ce dernier sentiment.

Alors, Claudinet pourrait se payer des éclairs, des meringues, des babas, des confitures tant qu'il en voudrait ?

Il aurait du vin à chaque repas, du vin sucré, du vin de Bourgogne.

Les gamins, qui buvaient si souvent de l'eau de Seine, appréciaient surtout cette facilité de s'abreuver plus agréablement.

Ils regardèrent le petit privilégié avec l'expression flatteuse et un peu lâche des hommes qui voient subitement quelqu'un de leur condition précaire, s'élever tout à coup au-dessus d'eux par un caprice de la fortune.

Ces regards disaient clairement : Tu ne nous oublieras pas, hein ? Tu nous feras partager tes gâteaux ?

—Dis donc, fit Baptiste Gorju, le cœur très gros, il faut que je rende ton *panetot*.

—Non, puisque je te l'ai donné, répliqua tout de suite le fils de Rose Fouilloux.

—Je vous recoudrai la doublure avant que vous partiez, reprit la religieuse, et vous pourrez rentrer chez vous vêtu chaudement.

Baptiste écarquilla plaisamment les yeux et parut tout prêt à chanter une nouvelle chansonnette.

Robichon, le galopin aux romances échevelées, commençait déjà son métier de courtisan.

Il disait à mi-voix, mais de façon à être parfaitement entendu de celui qu'on n'était pas loin de prendre pour un millionnaire :

—C'est mon ami !... Il est bien gentil, Claudinet !... Celui qui voudrait lui faire du mal aurait affaire à moi.

Maubert riposta avec son effronterie de moineau franc :

—Espèce de blagueur... Tu te cachais tout à l'heure, quand il fallait te montrer... Tu dis ça parce qu'il a des pépettes.

Claudinet, le premier étourdissement passé, devint beaucoup moins gai que ses compagnons.

Il réfléchissait et s'attristait.

Il ne se demandait pas pourquoi sa pauvre maman avait caché ce papier de cette façon, c'était au-dessus de son intellect, mais il entrevoyait confusément un changement radical dans son existence ; or, il

était si tranquille dans cette maison, qu'il n'eût rien souhaité de plus.

Il n'y tenait plus et traduisit ses inquiétudes :

—Sœur Simplice, vous me garderez tout de même ?

Ce fut le docteur qui répliqua :

—Sœur Simplice ne le peut pas pour trois raisons.

Claudinet eut un frémissement de douleur.

La première est que tu occuperais la place d'un enfant qui méritera à son tour toute notre sollicitude ; la deuxième est que Sœur Simplice va quitter très prochainement les Enfants-Assistés ; la troisième est que, grâce à tes quinze mille francs, tu pourras être élevé autrement qu'en miséreux... As-tu compris ?

Claudinet baissa la tête et les larmes s'échappèrent de ses yeux.

Les autres petits se regardaient consternés. Sœur Simplice n'allait plus être avec eux ; ils se sentaient éperdus. Ils en oubliaient la fortune de leur camarade.

Très émue, la sainte fille dit au docteur :

—Je ne saurai pas ce que ces pauvres enfants seront devenus.

Beautreillis eut un mouvement de paupières signifiant que la destinée de ces petits misérables n'était malheureusement pas une énigme.

Toute leur vie, plus ou moins longue, ils traîneraient le boulet de l'adversité.

Ils étaient sans famille ! La société injuste ou la fatalité inique les rendaient responsables d'une faute qu'ils n'avaient pas commise ou d'un malheur dont ils étaient les premières victimes.

Beautreillis ne voulut pas attrister la sœur et désoler ces enfants en répondant dans ce sens ; il eut un geste vague. La religieuse savait bien qu'elle ne pouvait demander au médecin de la remplacer auprès de ces innocents.

Ils ne tarderaient pas à être dispersés au hasard des nécessités administratives.

Elle s'écria :

—Mes amis, je prierai Dieu pour vous, et mes nouveaux protégés ne me feront jamais oublier les anciens... Mais il faut que vous me promettiez, vous aussi, de toujours vous souvenir de sœur Simplice, qui aurait donné sa vie pour vous, si Dieu l'avait demandé... Priez, ne vous désespérez jamais !... Comptez sur la Providence dans les heures les plus sombres de votre existence... Quand vous vous sentirez très malheureux, rappelez-vous cette fête de Noël, et votre cœur sera moins ulcéré... Vous reprendrez des forces nouvelles ; vous ferez le suprême effort qui permet souvent de triompher des plus dures épreuves.

Claudinet ne fut pas seul à pleurer.

—Et surtout, mes enfants, ayez toujours présente à la mémoire la sublime maxime du Christ : " Aimez-vous les uns les autres." Vous avez vu tout à l'heure par l'acte irréfléchi du petit insensé que le docteur a chassé, combien le péché de colère est affreux... Ne vous révoltez jamais, pauvres petits, ni contre les choses, ni contre les hommes... Offrez vos chagrins au divin Sauveur... Il vous tendra une main secourable... Il vous retiendra sur le bord de l'abîme...

Sœur Simplice s'arrêta.

Les enfants tendirent vers elle leurs mains suppliantes.

Ils auraient voulu qu'elle parlât encore, qu'elle parlât toujours, et qu'elle leur promît à son tour de revenir, en cornette blanche, leur chanter la vieille chanson berceuse qui endormait jadis et endormirait encore leurs souffrances à l'heure où elles leur paraîtraient intolérables.

Le docteur s'entretint avec la religieuse à voix basse.

—Parmi ces gamins, fit Beautreillis, il en est au moins un que je puis ne pas perdre de vue tout à fait... Je ne dirai pas qu'il s'agit de votre préféré... Vos bontés maternelles n'ont pas de préférences. Enfin, il s'agit du plus recommandable... de Claudinet.

—Oui, n'est-ce pas ? répliqua sœur Simplice, vous me promettez de vous enquérir de lui, quand il aura quitté l'hospice.

—Je ne sais pas au juste ; mais avec mon vieux scepticisme et mon mépris du genre humain, je suppose que cet enfant, que personne ne s'est présenté pour recueillir quand il a perdu sa mère, va trouver quelque parent éloigné dès qu'on apprendra l'existence de ces quinze mille francs.

—Comme vous êtes dur pour votre prochain, docteur.

—Je ne le serai jamais assez.

—Ainsi vous croyez que Claudinet...

—C'est une pure hypothèse de ma part, après tout... Ce qui est certain, c'est que le petit n'aura plus de privations à redouter.

—Si aucun parent ne survenait...

—Ce serait l'administration qui se chargerait de la tutelle...

Ces choses-là se font très proprement.

—Claudinet continuera à être soigné ?

Le front du docteur s'assombrit.

A suivre

LE SPORT

GALERIE ÉCHIQUEENNE

Nous continuons, en ce numéro, notre galerie de portraits du monde du sport, et donnons aujourd'hui celui de M. J. Pelletier, si avantageusement connu des amateurs d'échecs.

Jeu d'échecs, jeu de dames, tout autant que les jeux de force ou d'adresse, font partie, aujourd'hui, de l'éducation du jeune homme et même de la jeune personne.

M. Justinien Pelletier, vainqueur au tournoi récent du cercle Saint-Denis, plus récemment encore, l'emportant sur M. Bertrand, en un match serré, luttait avec grand avantage contre M. Lasker, le maître renommé du beau jeu d'échecs.

M. J. Pelletier n'a que trente-trois ans. C'est un homme distingué sous tous les rapports. Il obtint, à l'Académie du Plateau, fameuse par sa belle méthode d'enseignement, le prix "Comte" et son diplôme avec la plus grande distinction, en 1882.

Il fut comptable de plusieurs maisons importantes de notre ville ; en 1892, il entra au bureau du contrôleur et vérificateur des comptes de la ville, où il est encore.



D'un extérieur charmant, il est toujours de même humeur. Au jeu, il sait perdre avec tout autant de bonne grâce qu'il en aurait à gagner. D'un grand tact, il ne froisse jamais personne ; il est bon avec les petits et les humbles, comme il sait garder sa dignité avec ceux qui se croient au-dessus de lui ; cette dernière catégorie de gens est si nombreuse !

Tous ceux qui le connaissent deviennent ses amis et lui restent attachés.

Il fit ses premières armes aux échecs, en 1889 ; ce fut M. Ed. Duckett, actuellement fixé à Saint-Grégoire, qui lui enseigna les principes du noble jeu.

En 1892 et en 1893, il faisait des prodiges aux tournois du Cercle Saint-Pierre, emportant toutes les positions. Au concours de 1896, du Cercle Saint-Denis, il était troisième et immédiatement après ce concours gagnait le prix offert par M. Shaw, en un tournoi spécial auquel six des principaux joueurs du cercle Saint-Denis prirent part ; M. Pelletier ne perdit pas une seule partie.

En 1894, il battait trois fois le docteur Pollock, gagnait une fois contre F. J. Lee, fit partie nulle contre Gossip.

Nous souhaitons nombreux succès à notre sympathique champion du Cercle Saint-Denis.

LA CROSSE.—NATIONAL vs. SHAMROCKS

Samedi prochain, le 9 courant, le National jouera sa deuxième partie de la ligue intermédiaire. Cette fois, il aura à lutter contre les jeunes Shamrocks qui prétendent remporter la victoire. Nos vaillants joueurs canadiens-français prédisent le contraire, et la rencontre de samedi sera vraiment intéressante. Que nos compatriotes se rendent donc en foule au terrain de l'Exposition afin d'être témoins de leurs prouesses.

LE MARIAGE

Il y a deux choses dans la vie qui arrivent toujours inattendues—une paire de jumeaux.

Les mères s'effraient si facilement que les médecins en font beaucoup d'argent.

L'état du mariage est un des états unis, bien qu'on ne le trouve pas sur la carte géographique.

Il y a des femmes qui ne croient guère ce que leur mari dit excepté quand il parle dans ses rêves.

Il y a des hommes qui sont si faibles, que leurs femmes sont obligées de les supporter avec des machines à coudre.

Ce n'est pas une disgrâce pour une femme de faire une mauvaise alliance—presque toutes les femmes en font.

Quand une femme boit pour aider son mari à supporter son fardeau, elle jette ses sympathies au vent.

Lorsque le mariage force une femme à devenir blanchisseuse elle a le droit de dire qu'elle appartient à une union de travail.

La femme sait toujours comment élever les enfants—jusqu'à ce qu'elle en ait elle-même.

Un mois avant et un mois après le mariage l'homme considère sa femme comme un ange.

Chaque homme peut rendre une femme, au moins, heureuse. Tout ce qu'il a à faire c'est de ne pas se marier.

CLUB DE NATATION MONTREAL

Parmi les exercices salutaires au corps, et faisant réellement partie de l'éducation à notre époque, nous mentionnerons la natation.

Non point cette natation des gamins, des écoliers, des collégiens, mettant leurs parents dans des transes mortelles ; mais la natation sous la surveillance de gardiens spéciaux, comme par exemple le Club de Natation Montréal et autres. C'est celle-ci que nous prônons.

On sait que ce club a un superbe établissement à l'île Sainte-Hélène : le prix d'abonnement pour la saison n'y est pas élevé, et les parents sont tranquilles quand leurs enfants sont là.

L'homme d'affaires y trouve un repos nécessaire à ses cassements de tête ; l'ouvrier s'y procure le délassement de ses membres fatigués ; l'employé s'y refait de l'atonie de son esprit. Tous, on le voit, y trouvent charme et douceur—en toute sécurité.

CONSEILS PRATIQUES

Pâte économique pour blanchir les mains.—Choisissez des pommes de terre blanches et bien farineuses. Les faire cuire, et quand elles sont bien cuites, les écraser et les délayer avec du lait. Il n'y a pas de meilleure pâte d'amandes.

Recette pour laver sans changer la couleur des bas noirs ou de couleur tendre.—On fait bouillir du son que l'on a mis dans une mousseline et on le presse pour en retirer tout le lait. Il ne faut pas se servir de savon. Les bas bien nettoyés à plusieurs eaux et rincés, devront être étirés en rétablissant leur forme, et mis sécher à l'ombre. Il ne faut ni soleil, ni feu.

Pour faire disparaître une verrue.—Il suffit de la recouvrir d'un petit cataplasme fait avec un peu de farine de blé, humectée avec du vinaigre très fort. Pour que ce cataplasme n'irrite pas la peau voisine, on recouvre d'abord la partie avec un morceau de sparadrap percé d'un petit trou pour le passage de la verrue. Quand le vinaigre n'est pas

assez fort, on est obligé de renouveler cette application plusieurs fois. Ce pansement est également très efficace pour les cors aux pieds.

Pour nettoyer et entretenir les bicyclettes.—Avoir un linge de laine et une brosse *pass-partout*.—Lorsque la bicyclette est boueuse, attendre qu'elle soit sèche et ne jamais la laver. On essuie avec le linge et on passe la brosse dans les rainures de la chaîne, dans les pédales, partout enfin où le linge n'a pu pénétrer. Lorsque l'acier des pédales est rouillé, le passer légèrement au papier de verre. Enduire de pétrole avec un linge et essuyer aussitôt lorsque les parties brillantes commencent à se ternir. On a une peau spéciale pour froter le nickel du guidon, de la chaîne et des pédales.

PARC SOHMER

Nous finirons par faire ce que fit une grande maison de New-York il y quatre ans. Cette maison avait retenu une page entière d'annonces à l'un des principaux journaux. Dans le coin le plus haut, le plus près bord du papier, en lettres infiniment petites :

"La maison X... n'a pas besoin d'annonce, elle est assez connue." Toute la page restait en blanc !

Ainsi devrait-on faire pour le Parc Sohmer : allez-y, vous jugerez que nous avons raison.

CHOSSES ET AUTRES

—Dans la république du Honduras, 1 acre de terre semé en café rapporte \$ 150 par année de profit net.

—L'Etat de la Caroline du Sud possède un club de gauchers qui compte 2,000 membres.

PAS DE NEGLIGENCE

Aux premières atteintes de rhume prenez du *Barume Rhumal*. C'est le seul moyen d'éviter les complications qui pourraient devenir fatales. 25c. partout.

La mode pour les femmes de porter le chapeau sur le front et même sur le nez semble avoir vécu. Les parisiennes se sont insurgées contre cette mode aussi absurde que ridicule et portent maintenant de jolis chapeaux bien enlevés par devant.

QUI VEUT GUERIR, GUERIRA

Si vous toussiez, si vous êtes enrôlé, si vous êtes atteint de grippe, de bronchite, prenez du *Barume Rhumal*, c'est le seul spécifique vraiment efficace.

Sommaire de *La Nouvelle Revue* du 15 juin 1898 : Deux chapitres inédits de la Chartreuse de Parme, par C. Stryenski ; Balzac et son sculpteur, par H. Jouin ; Les Iles Ioniennes pendant l'occupation française 1797-99, par E. Rodocanachi ; Daria, par Mme Vera Vend ; L'Emigration jugée par le Premier Consul, par le Com. Grandin ; Un dernier mot sur Labussière, par M. Fleury ; Egidius et l'Etranger, par Mme Caroline Beeloo ; Ce qu'il faut au Peuple, par G. Téry ; Ferdinand Fabre, par L. Giraudon-Ginesté ; Lettres sur la Politique Extérieure, par Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Les provinces ; L'armée ; La marine ; Les colonies ; La critique littéraire ; La critique dramatique ; Les sciences ; Bibliographie ; Le carnet mondain ; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

QUI POURRAIT LE NIER

Après succès sur succès pour guérir les affections des voies respiratoires, le *Barume Rhumal* est le remède par excellence que chaque famille doit toujours avoir sous la main.

NOUVELLES A LA MAIN

—Je voudrais parler au maître de la maison, dit un pauvre diable à un fermier sur le seuil du logis.

—Ma femme est absente, répond le fermier.

* *

—Chut ! il y a des visites.

—Comment le sais-tu ?

—Je viens d'entendre maman appeler papa "mon cher ami".

* *

—Ah ! monsieur... il n'est pas de bonheur plus pur que le mariage !

—Vous êtes marié depuis ?...

—Depuis ce matin.

* *

—Pour vos étrennes, mon gendre, je vous offre mon buste. Aimez-vous mieux me voir en marbre ou en bronze ?

—J'aimerais mieux vous voir...en terre.

* *

Louise.—Georges m'a dit qu'il était entré dans les affaires. Est-ce qu'il y prend grand intérêt ?

Charles.—Je crois bien : il prête de l'argent.

* *

—Toutes mes félicitations, ma chère ; alors vous espérez avoir trouvé en votre fiancé un mari idéal ?

—Oui, je crois.

—Et si vous vous êtes trompée ?

—Oh ! dans ce cas... il s'en repentira.

* *

Bob est en conversation avec son oncle, âgé de trente ans, ayant perdu beaucoup d'illusions et... de cheveux dans les batailles de la vie...

Bob.—Mon oncle, est-ce que tu vas dire la messe ?

L'oncle.—Pourquoi donc, Bob ?

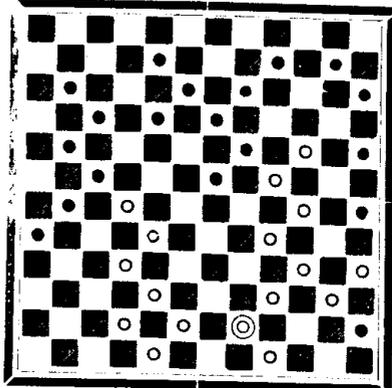
Bob.—Parce que tu as un rond sur la tête comme les curés.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 219

Composé par M. C.-E. St-Maurice, Montréal

Noirs—19 pièces



Blancs—17 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 218

Blancs		Noirs	
35	29	23	36
39	34	28	39
62	56	22	48
56	21	4	64
71	23	17	28
40	35	28	41
7	1	gagnent	

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoît, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de HUIT DOLLARS par part sur le capital-actions de cette institution a été déclaré et ce même dividende sera payable au bureau de la banque, en cette ville, le et après SAMEDI, le 2me jour de juillet prochain. Les livres de transfert seront fermés du 15 au 30 juin prochain, les deux jours inclus. Par ordre du bureau.
HY. BARBEAU, Gérant.
Montréal, 28 mai 1898.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis
MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.
PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montreal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Roglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commu autés

L'ADRES MARCHAND
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL
— MARCHAND 843 P.O.

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS & C.
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the
Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newswriters
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington D. C.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la France: L. A. BERNARD,
1892, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

UN PRÊTRE
de Rouen a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr.
Ph^m MALAVANT, 11, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

12843



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

CHAPEAUX DE PAILLE

Grand choix de chapeaux de paille pour enfants et pour hommes, les prix variant de 25c à \$1.50 chacun. Vous serez surpris de la bonne qualité de notre marchandise, si vous voulez bien nous faire une visite.

FEUTRES GRIS

Nous avons tout ce qu'il y a de plus chic en style et en qualité en fait de chapeaux mous. Nous pouvons satisfaire les plus difficiles.

CHEMISES NEGLIGÉES

Nous avons reçu un job de chemises négligées satinée de toutes grandeurs et de toutes couleurs à 50c; faites votre choix de suite.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f
	Un an 6 mois 3 moi			

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. MARION & MARION, Experts.
Bureaux: { Edifice New York 1176, Montréal.
{ et Atlantic Bldg., Washington, D. C.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.
Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables.
Les Sportmen y trouveront sport et confort complets.
Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

64,358

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuillettes, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapl au, Mir Lafèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel

J.-A. Carufel, Editeur-Propriétaire, Administrateur.